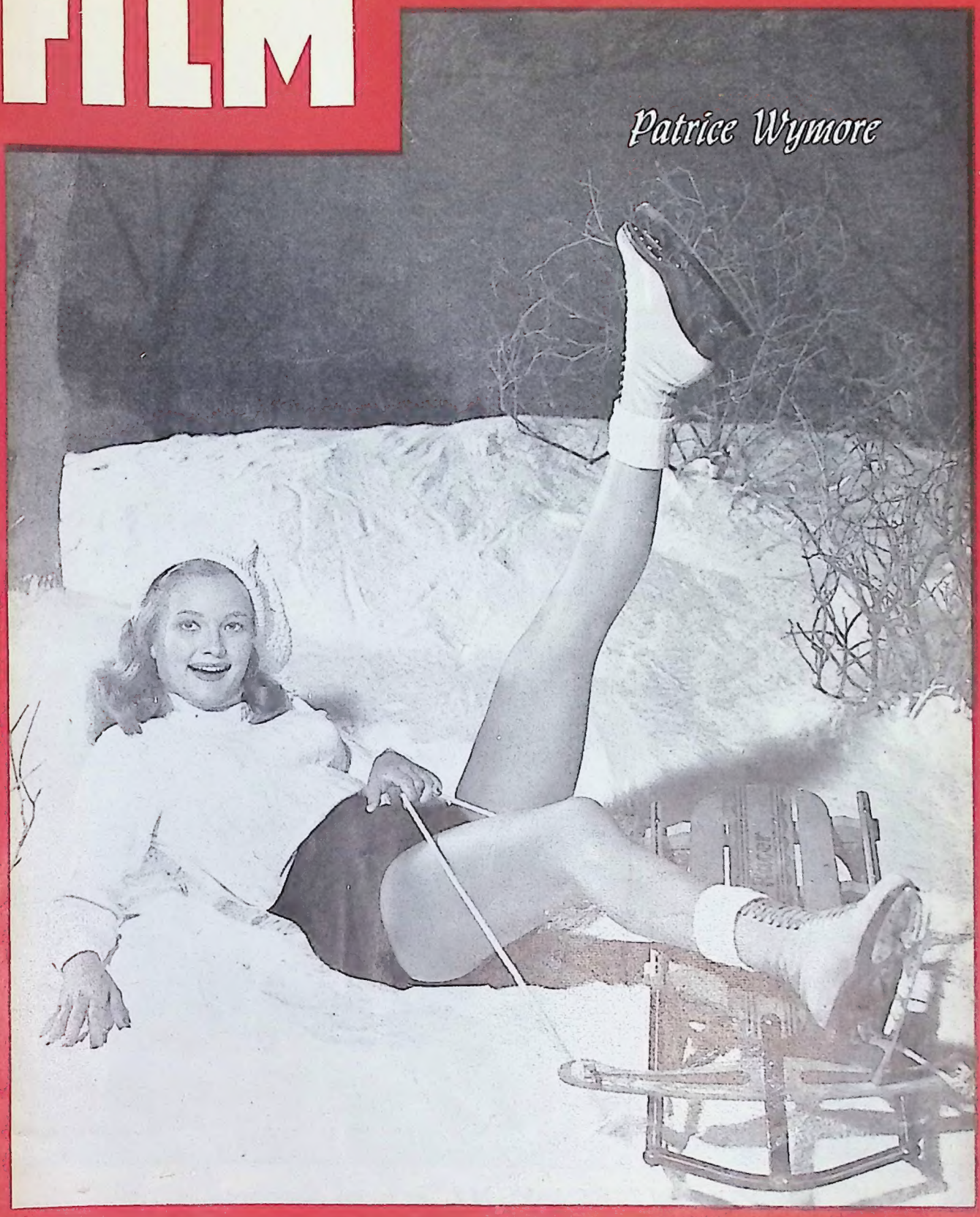
le FILM

Montréal, Mars 1953 10¢



Notre roman : CELLE QU'IL AIMA, par MARCELLE DAVET

MADELEINE SOLOGNE est revenue récemment sur nos écrans dans son rôle de l'Eternel Retour, avec Jean Marais, scénario de Jean Cocteau.

le FILM

MONTREAL,
MARS 1953
34e année No 8

10 cents

LES PUBLICATIONS
POIRIER, BESSETTE
& CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 – 985 DE BULLION
Tél.: PLateau 9638*

GEORGES POIRIER
Président

Rédacteur en chef :
MARC LEBLANC

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Correspondante à Hollywood:
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis

1 an $1.00
2 ans $1.50

REFLECTEURS ET MICROS

On le dit et on le répète

Le réalisateur Antonio Lopes Ribeiro, accompagné de l'opérateur Octavio Bobone, vient de rentrer à Lisbonne, après un voyage de plusieurs semaines au Maroc où il s'était rendu tout exprès afin de filmer, pour le compte du Secrétariat National de l'Information, de nombreux vestiges de l'action des Portugais au XVIe siècle, qui subsistent encore dans ces parages et qui documentent largement l'épopée de nos navigateurs à cette époque.

* * *

Pier Angeli est retournée dans son pays natal, la Sicile, pour tourner son film *"The Light Touch"* où elle partage la vedette avec Stewart Granger, Richard Brooks, le directeur annonça à son arrivée à Taormina qu'il aurait besoin d'extras. A l'heure dite, des milliers de personnes se présentèrent, toutes désireuses d'offrir leurs services. A la fin de la journée, toute cette foule avait disparu et ceux que l'on put rejoindre refusèrent tout salaire. On trouva tout de même moyen de les indemniser, et cela de façon inoubliable. Une équipe d'ouvriers spécialisés reçut l'ordre de remettre à neuf le système d'électricité de l'église de San Giuseppe, qui date du XVIe siècle, et dont, depuis la guerre, il avait été impossible de remplacer les fils et les ampoules lumineuses qui ont toujours orné sa façade.

* * *

Edwige Feuillère vit dans un décor Napoléon III. Au fond du salon un surprenant paravent aux parois de verre. Un fauteuil anglais victorien peut se déplier et former un lit. Sur le tapis d'Aubusson, une table italienne en mosaïque illustre la conquête de l'Algérie. Sur la cheminée, des objets en porcelaine de Jacob Petit.

* * *

Dans le film *"With a Song in my Heart"* Susan Hayward porte des toilettes scintillantes, amples et très coûteuses. C'est que Jane Froman, dont on a enregistré la voix pour le film, avait tenu à chanter pour les soldats dans des toilettes qui les feraient rêver. Ces robes étaient donc couvertes de sequins, de paillettes, et, extrêmement amples pour cacher l'infirmité de l'artiste. Charles LeMaire a créé 36 toilettes pour Susan Hayward et le prix des trois plus riches s'élevait à $10,000.

* * *

"Castle in the Air", une production de l'Associated British, marque les débuts de Barbara Kelly, une blonde Canadienne qui a épousé le comédien Bernard Braden. Avant d'être une étoile de la télévision anglaise la voix de Barbara était connue de milliers d'auditeurs au programme de BBC : *"Bedtime with Braden"*.

* * *

Peter Miles, le frère aîné de la petite actrice française, Gigi Perreau, est la jeune vedette de *"Quo Vadis"* et sa petite soeur, Janine, va tourner avec Gigi dans *"Week-End with Father"*. C'est ce qu'on appelle une famille d'artistes.

* * *

G. H. Clouzot a vendu sa dernière toile à l'Aga Khan : une nature morte représentant deux tomates et un pot à lait. Il avait commencé à peindre lorsqu'il tournait « *Le Salaire de la Peur* », film interrompu par des orages incessants. En recevant son chèque, il a dit : « C'est le salaire de la pluie ».

* * *

Pendant un récent séjour à Venise, le romancier Steinbeck, dont plusieurs films ont été portés à l'écran, fut invité à parler de la littérature contemporaine. A l'issue de sa conférence, Steinbeck quitta l'estrade en abandonnant sur la table un paquet de feuillets dactylographiés. L'organisatrice, enchantée de conserver ainsi un précieux souvenir s'en empara pour relire le texte à loisir. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir sur les pages bien numérotées les indications suivantes : « Ici, une pause », « Du pathos », « Quelques gestes », « Les yeux au ciel », « l'argument est faible : élever la voix pour rendre plus convaincant » . . .

LES PLAISIRS DE LA NEIGE À HOLLYWOOD

par Louise Gilbert-Sauvage

En Californie, c'est bien entendu qu'il ne neige jamais. Deux fois, depuis dix-sept ans que j'habite le Sud des Etats-Unis, pour confirmer la règle, il est tombé quelques flocons de neige. Et, un beau matin, je crus rêver en voyant le sol couvert d'une très mince couche du beau et blanc duvet. C'était sans doute un souffle descendu du Canada jusqu'ici pour plaire à la colonie canadienne de Los Angeles.

Mais, il est cependant très possible de trouver de la neige. Autour de nous, lorsque vient décembre, les pics des montagnes se couvrent d'une étincelante perruque blanche. Du haut de ma maison, je me plais souvent à regarder vers le nord-est, où se trouve le Mont-Wilson, célèbre pour son observatoire-planétarium, et contempler ses cheveux tout blancs en ce moment de l'année. C'est aussi l'endroit le plus rapproché de nous où l'on puisse trouver de la neige. J'y suis allée. C'est à la porte... vingt-cinq milles à peine. Chaque fin de semaine, des hordes de jeunes et moins jeunes amateurs de sports d'hiver y montent, munis de leurs skis, de leurs patins et de leurs traîneaux.

Mais il n'est pas qu'au Mont-Wilson où l'on puisse aller s'ébattre dans le duvet tout blanc ; un peu plus loin, vous avez Arrowhead, Big Bear, qui sont aussi pendant l'été des endroits de villégiature où l'on va chercher dans leurs lacs les plaisirs de la natation, et la senteur résineuse, un peu sucrée, de leurs pins géants.

D'un autre côté, vous atteignez Wrightwood, et Idlewild. Mais, jamais vous retrouvez dans ces bois les effluves onctueux des Laurentides canadiennes. Tenez, chaque fois que j'y pense je hume à nouveau les parfums si délicieusement sapineux que je conserve encore en moi, de quelques étés passés au pied d'un mont poussé capricieusement au milieu d'un vallon et se mirant dans un lac tranquille. Je m'arrête car j'y reprendrais le mal du pays, cette nostalgie qui revient toujours au retour de chaque Noël.

Cela vous explique aussi plusieurs scènes de neige que vous apercevez par-

[*Lire la suite page* 31]

Ci-contre, PATRICE WYMORE, une jeune actrice qui a joué dans *She's Working Her Way Through College* et qu'on verra prochainement dans *She's Back On Broadway*.

Le Film, Montréal, mars 1953

UN NOUVEAU COUPLE DU CINÉMA FRANÇAIS

Un nouveau couple du cinéma français. — SIMONE SIGNORET et YVES MONTAND n'ont qu'à traverser la rue pour voir couler la Seine.

SIMONE SIGNORET, pseudonyme de Simone-Henriette-Charlotte Kaminker, est née le 25 mars 1925, à Wiesbaden (Rhénanie).

A vingt ans, dactylo et traductrice d'anglais, elle fréquente les brasseries d'étudiants de Saint-Germain-des-Prés, où l'attirent des camarades, comme elle passionnés par la poésie de Prévert. Elle y rencontre des comédiens qui lui procurent ses premiers cachets de figuration. (*Le Prince Charmant, les Visiteurs du soir, l'Ange de la nuit, Adieu Léonard*). Elle suit des cours d'art dramatique, conquise par le métier de comédienne et trouve un petit rôle dans « Le Couple Idéal » puis dans « les Démons de l'aube » d'Yves Allégret, qui deviendra son premier mari et l'imposera définitivement deux ans plus tard. Dans l'intervalle, elle tourne en vedette « *Macadam* », « *Fantomas* », "*Against the Wind*" (en Angleterre). C'est enfin « *Dédée d'Anvers* », d'Yves Allégret, son meilleur rôle, « *L'Impasse des deux anges, Manèges, Swiss Tour B XV* (à Londres), « *la Ronde* ». Elle divorce, tourne encore « *Le Traqué* », « *Ombre et Lumière* » et enfin « *Casque d'Or* » de Jacques Becker.

Yves Montand, pseudonyme de Yves Livi, est né le 13 octobre 1921, à Monsummano (Italie). Son père Canadien-français marié en Italie, s'établit à Marseille où le jeune Yves fait ses études à l'école communale ; à quatorze ans, il doit gagner sa vie. Sa soeur aînée tient un salon de coiffure, le jeune garçon sera coiffeur pour dames. Il sent bientôt qu'il est fait pour autre chose, et en attendant de trouver sa voie (sans jeu de mots), il se fait docker sur le port. C'est là qu'il commence à chanter pour ses camarades, puis tenté par le succès, il s'essaye aux concours d'amateurs que « l'Alcazar », — music-hall marseillais, — organisait alors... Et c'est le commencement de la belle aventure qui va le conduire à la gloire ! Il faut encore travailler aux chantiers, mais chaque dimanche, Yves Montand affronte son « public » dans toutes les salles de Marseille. En 1942, il se décide à gagner Paris. Il débute à l'A.B.C. Edith Piaf le soutient et le fait débuter dans son film : « *Etoile sans Lumière* ». Marcel Carné l'engage pour « *Les Portes de la Nuit* ». Il tourne encore « *l'Idole* », « *Souvenirs perdus* », triomphe dans les chansons de Prévert et Kosma et dans le tour de chant à « *l'Etoile* ». Enfin « *le Salaire de la Peur* » de Clouzot lui apporte le rôle qui doit en faire l'un des grands acteurs de l'écran français.

La Presse a fait écho au récent mariage de Simone Signoret et de Yves Montand célébré à la mode provençale dans un petit bourg de la Côte d'Azur : St-Paul de Vence, où se rencontrent souvent poètes, peintres et comédiens.

M. et Mme Montand ont maintenant regagné la capitale. L'appartement qu'ils habitent sent encore la peinture fraîche. C'est une ancienne boutique de libraire qui donne sur une place aux allures provinciales, plantée de platanes. De l'autre côté, les fenêtres ouvrent sur les quais de la rive gauche où Simone passa sa jeunesse. Le matin, des péniches remontent la Seine [*Lire la suite page* 31]

De gauche à droite : Premier soleil d'avant-printemps. — L'entrée de la maison est un peu austère, mais il y en a une autre place Dauphine. — YVES MONTAND est perplexe... S'avoue-t-il déjà vaincu par le jeu de sa jeune femme ?

GUILLAUME PLOUFFE avec son "gréement" de baseball, et son chat que taquine la jolie Rita Toulouse.

C'est un jeune réalisateur, Guy Beaulne qui dirige la mise en ondes du nouveau roman radiophonique *La Famille Plouffe*, entendu cinq soirs par semaine à 6 h. 45, (7 h. 45 depuis le 2 février 1953) au réseau français de Radio-Canada. Ce roman, rédigé en collaboration par Roger Lemelin et René Arthur est inspiré du roman *Les Plouffe* de Roger Lemelin. C'est-à-dire que si les personnages sont les mêmes, les intrigues radiophoniques, elles, sont laissées à la discrétion des deux collaborateurs. C'est du moins ce que nous avons cru comprendre en interrogeant — à défaut du romancier lui-même que nous ne pouvions atteindre à temps pour cette chronique — le réalisateur de l'émission, M. Guy Beaulne.

Voici, par questions et réponses, l'interview que nous a accordée M. Beaulne.

— Quelles transformations ont subies les personnages de Roger Lemelin en passant de l'ouvrage imprimé à la radio ?

— Je ne puis vous dire qu'il n'y a pas eu de transformations véritables des personnages, sauf celles qui s'imposent pour révéler de façon auditive la personnalité des personnages.

« Par contre, il y a transformation dans l'intrigue, car il ne s'agit pas d'une transformation servile, mais d'une oeuvre radiophonique originale réunissant les Plouffe.

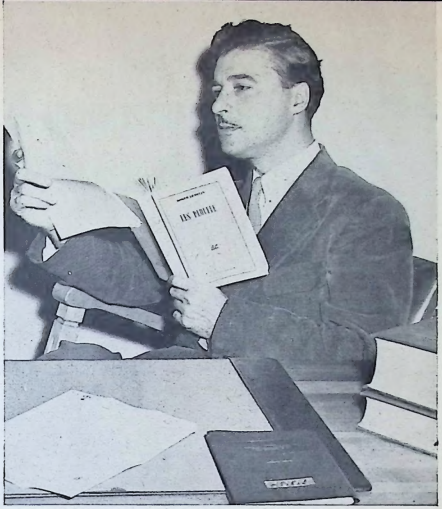
OVIDE PLOUFFE (ci-dessus), qui chante un air d'opéra, chose qui crispe les nerfs des siens, particulièrement de son frère Guillaume et de sa blonde Rita Toulouse.

Le PERE PLOUFFE, sur sa célèbre bécane, en train de se faire gronder par sa femme.

Le Film, Montréal, mars 1953

AU RESEAU FRANÇAIS DE RADIO-CANADA

Les "Plouffe" au micro



L'auteur ROGER LEMELIN (ci-dessus), en train de revoir un script du nouveau roman radiophonique basé sur son ouvrage.

Les interprètes (ci-dessous), JEAN DUCEPPE, LISE ROY, EMILE GENEST, PAUL GUEVREMONT, et AMANDA ALARIE en compagnie du réalisateur de l'émission, Guy Beaulne, qui tient en main le roman de Lemelin.

— Comment avez-vous choisi les interprètes ?

— J'avais déjà fait un premier choix, en même temps qu'une première expérience radiophonique sur les romans de Roger Lemelin, à l'émission *Les Grands Romans Canadiens*, où nous avons donné à quelques semaines d'intervalle *Au Pied de la pente douce* et *les Plouffe*. A cette occasion, j'avais pris un premier contact avec le romancier et avec son oeuvre romanesque. Ce n'est pas à moi de dire si l'expérience a été heureuse. Mais les auditeurs et l'auteur reconnurent les personnages qui leur étaient familiers et au moment où l'on me confia la réalisation de la *Famille Plouffe*, je n'ai eu qu'à faire quelques changements dans la distribution.

— Peut-on dire qu'il existe une certaine correspondance entre le tempérament des artistes et le caractère des personnages qu'ils incarnent ?

— Certainement ! Pour moi, j'éprouve souvent au cours des répétitions de la *Famille Plouffe* l'impression que je suis entouré d'une famille réelle et cette impression est d'autant plus forte que tous les interprètes prennent un sincère plaisir à vivre leur rôle. Ils ont tous [*Lire la suite page* 33]

JACQUES DUBY dans *Zora*, l'un des sketches de *Trois femmes*.

ADAPTATION DE LA NOUVELLE À L'ÉCRAN

par **MARC LEBLANC**

Les créations originales conçues expressément pour le cinéma sont fort rares et ne représentent qu'une proportion infime des centaines de films nouveaux que nous présentent chaque année les studios. Le cinéma est avant tout un art d'adaptation, et les genres littéraires auxquels il emprunte ses sujets sont le roman, la pièce de théâtre et la nouvelle.

Les véritables amateurs de romans sont presque toujours déçus lorsqu'ils retrouvent sur l'écran un de leurs livres favoris. Bien entendu, le scénariste a pratiqué dans le texte de nombreuses coupures, souvent fâcheuses parce qu'il en résulte des trous qui nuisent à l'enchaînement logique des faits et au développement normal de l'action. Quand il s'agit d'un simple récit d'aventures le mal est moindre, mais si le sujet du film est emprunté à un roman psychologique, les caractères des personnages sont déformés, ils deviennent inconsistants, leurs actes paraissent inexplicables ou incohérents.

On croira peut-être que la tâche du scénariste est plus facile lorsqu'il transpose une pièce de la scène à l'écran. Il n'en est rien cependant, et toute pièce ainsi modifiée court grand risque de paraître figée. Si le théâtre moderne fait assez peu de cas de la règle classique des trois unités, il reste attaché, et cela pour des raisons d'économie, à l'unité de lieu qui réduit au minimum le coût des décors. Il est de la sorte tout à fait opposé à la technique du cinéma dont l'art est précisément de nous transporter d'un pays à un autre, d'une île des mers du Sud à un sommet neigeux des Alpes; d'un imposant château médiéval à une cabane de pêcheur...

De pareilles difficultés ne surgissent pas dans le cas de la nouvelle qui est par elle-même un tout complet et sait nous montrer, dans un raccourci d'une clarté lumineuse, des personnages peu nombreux et bien campés, que l'on voit agir à une époque brève et bien déterminée de leur vie.

De ces multiples avantages résulte la présentation de plus en plus fréquente de courts sketches en série. Ceux qui connaissent actuellement la plus brillante carrière sont empruntés à Guy de Maupassant, à Somerset Maugham et à O. Henry.

Ce n'est pas par hasard, ni même par un engouement soudain, que Guy de Maupassant est aujourd'hui l'un des auteurs favoris de la production française. Depuis longtemps déjà les cinéastes ont découvert ce scénariste avant la lettre et puisé dans son oeuvre la matière de quelques films: *Bel-Ami*, *Pierre et Jean*, *le Rosier de Madame Husson*, *Boule de Suif*. Six contes de Maupassant sont actuellement en cours de réalisation. Trois composeront le drame éternel du Plaisir, trois aspects de ses prestiges et de ses tristesses, de ses fêtes et de ses orages... Avec *Trois Femmes*, le réalisateur évoquera trois images féminines, c'est-à-dire trois visages de l'amour.

Si Maupassant séduit les cinéastes, c'est que son oeuvre se prête admirablement au cinéma, à la fois par la concision de sa forme, par son atmosphère et son époque, tout ensemble proches et éloignées de nous, et enfin par son style même, car il est le type du conteur dont le récit est tout action et qui ne s'arrête pas à philosopher.

Les romans de Somerset Maugham ont toujours fourni d'excellents films. Cependant, le groupement de quelques-unes de ses meilleures nouvelles en des séries intitulées: *Quartet*, *Trio*, *Encore*, a remporté un succès mondial tel que le célèbre romancier anglais n'en avait pas connu jusqu'à date. Il suffit pour appuyer la vérité de cette assertion de rappeler des titres comme: *Mr Knowall*, *The Verger*, *Sanatorium*, *The Ant and the Grasshopper*, *Winter Cruise* et même *The Colonel's Lady*, dont on a modifié la conclusion pour la rendre plus optimiste, ce qui nuit beaucoup à la vraisemblance du récit.

Le nouvelliste O. Henry est, et cela est juste, moins bien connu que les deux auteurs précédents. Il est même probable que la récente présentation d'une série de cinq sketches, groupés sous le titre de *Full House*, ait été pour plusieurs d'entre nous une véri-

[*Lire la suite page* 31]

CHARLES LAUGHTON dans *The Cop and the Anthem*, l'un des sketches de *Full House*.

THERESE DE LISIEUX, carmélite.

Ci-dessous, la novice Thérèse Martin (FRANCE DESCAUT) écoute en toute humilité les recommandations d'une de ses sœurs (SUZANNE FLON) carmélite comme elle.

FRANCE DESCAUT incarne
THÉRÈSE DE LISIEUX

Un critique de théâtre écrivait à propos de France Descaut : « Tellement pure, tellement immatérielle... Je suis sûr que nous reparlerons de cette jeune fille et de son sourire qui fait pénétrer un peu de secret que Vinci mit dans un autre ».

Il s'agissait de sa création dans « la Neige était sale », au théâtre de l'Oeuvre, à Paris. Ces termes ne désignaient-ils pas France Descaut au rôle qu'elle incarne aujourd'hui, celui de la petite Soeur de Lisieux ?

... Sainte, mais non point immatérielle. Sous le voile à la fois sévère et gracieux de la Carmélite, voici ce sourire, plein, en effet, de douceur et de mystère... Ce personnage que l'imagerie populaire a dangereusement vulgarisé, France Descaut ne se contente pas d'en animer une apparence. Elle l'a pénétré. Durant un an, elle a étudié, elle a lu tout ce que sainte Thérèse a écrit, tout ce qu'on a écrit sur elle, y compris « l'Introduction à la spiritualité de sainte Thérèse », de l'abbé Combe, qui a été le conseiller religieux du film. « Ce qu'il faut, dit-elle, c'est emmagasiner beaucoup de choses, pour les retrouver en tournant. On prête au personnage sa voix, son physique, mais c'est par l'intérieur qu'il faut le reconstituer... »

On voit assez qu'il s'agit d'une comédienne authentique. France Descaut a commencé l'étude de son métier au cours de Mme Dussanne, chez Escande, après avoir préparé son bachot. Elle débuta par des petits rôles en tour-

[*Lire la suite page* 31]

ANN MILLER, une jeune danseuse qui a remporté un vif succès dans *Singing in the Rain* avec Gene Kelly, et dans *Two Tickets to Broadway* aux côtés du chanteur Tony Martin. On remarquera à ce propos que les comédies musicales les plus populaires présentent actuellement un ou plusieurs numéros de danse, comme par exemple : *An American in Paris*.

DANY ROBIN, l'une des vedettes françaises les plus en demande. Elle a joué dans les *Portes de la nuit*, les *Amoureux sont seuls au monde*, *Deux sous de violettes*, *Une Histoire d'Amour*, et plus récemment dans *Elle et Lui* avec François Périer. Il s'agit d'un jeune couple à la recherche d'un appartement...

La charmante

DEBRA PAGET

que l'on verra dans le rôle de "Cossette"

Il arrive que les cinéastes nous présentent, après quelques années d'intervalle, une nouvelle version d'un film à succès. Le plus célèbre de ceux-ci est certainement les *Misérables* qu'on a joué en toutes les langues et dans tous les pays du monde. En 1952, pour le cent cinquantième anniversaire de la naissance de Victor Hugo, on a tourné une nouvelle version avec Michael Rennie et Edmund Gwenn.

Ci-contre, MITZI GAYNOR supplie SCOTT BRADY de ne pas fuir mais de se remettre entre les mains de la police.

Bloodhounds of Broadway

Damon Runyon, mort il y a peu d'années et qui a laissé — il n'est que juste de le rappeler — toute sa fortune aux travaux de recherches pour combattre le cancer, s'était spécialisé dans les romans dont l'action se passe dans le monde de la pègre et même des gangsters.

Chose surprenante il est arrivé, comme ce fut le cas pour le film *Guys and Dolls*, qu'on ait trouvé moyen de transposer à l'écran des histoires plutôt sordides et de les présenter sous forme de comédies musicales.

C'est ce qui s'est produit récemment avec *Bloodhounds of Broadway*. On y a introduit des éléments de mélodrame, de comédie et d'opérette. Cela nuit à la plausibilité de l'histoire, ce qui d'ailleurs ne veut pas dire que *Bloodhounds of Broadway* ne recevra pas un accueil favorable du public. On peut même affirmer, sans crainte de se tromper, que le contraire serait surprenant.

George Jessel, un comédien que les émissions radiophoniques américaines nous ont rendus familiers, est l'auteur du scénario.

Le héros, Brain Foster (Scott Brady), est un preneur aux livres assez brutal mais au coeur sentimental. Ann Stackerlee (Mitzi

Gaynor), sa partenaire, est une jeune fille toute simple élevée à la campagne, ignorante du monde et de ses dangers, et possédant une voix ravissante.

Une enquête de la police force Brady et ses associés à quitter la ville et à s'éparpiller en diverses directions. Le jeune homme se réfugie en Georgie et y rencontre Mitzi Gaynor. Elle s'éprend du nouveau venu et confie ses tendres sentiments à sa grande amie, Tessie Sammis (Mitzi Green). Comme la jeune fille est actuellement en désaccord avec ses parents, qui s'opposent à ce qu'elle suive une carrière artistique, et qu'elle est vraiment très douée pour le chant, elle accepte de s'enfuir avec Brady qui lui promet un engagement dans un café-concert, et tous deux se rendent à New-York.

La venue de Mitzi ne fait pas du tout l'affaire d'Yvonne (Margaret Chapman) jusque là très intimement liée avec Brady et, dans un accès de rage et de jalousie, elle va le dénoncer au policier McNamara (Michael O'Shea) qui depuis longtemps, s'est promis de prouver la culpabilité du jeune homme.

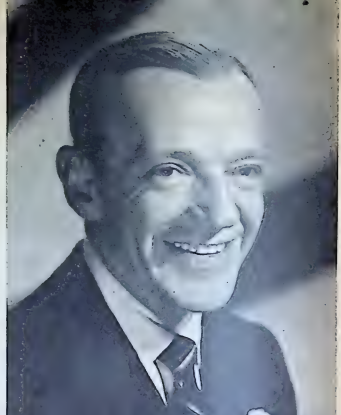
Dans un mouvement de jalousie et de colère, MARGARET CHAPMAN dénonce BRADY à l'inspecteur MICHAEL O'SHEA.

Brady ne voit qu'un parti à prendre, celui même auquel il s'était résolu quelques mois auparavant : la fuite. Alors Mitzi le supplie de rester et même de se livrer à la justice en admettant sa culpabilité. Si incroyable que cela paraisse, Brady cède aux supplications de celle qu'il aime. Il est ensuite condamné à un an de prison. Mitzi l'attendra patiemment et, à sa sortie, ils se marieront et trouveront, du moins ils en sont convaincus, en une vie honnête, le parfait bonheur.

Et les *Bloodhounds*, direz-vous, que font-ils dans tout cela ? Ce sont deux énormes chiens appartenant à Mitzi Gaynor et qui l'ont suivie à New-York. Leur rôle consiste à découvrir l'endroit où Scott Brady s'était caché.

MITZI GAYNOR avoue son amour pour SCOTT BRADY à sa grande amie, MITZI GREEN.

GREER GARSON a épousé un fermier du Middle West américain et s'est si bien habituée à sa nouvelle vie qu'elle reste à la campagne la majeure partie de l'année.



Le danseur **FRED ASTAIRE** sera bientôt le partenaire de Bing Crosby dans *White Christmas*, une nouvelle comédie musicale.

POTINS D'HOLLYWOOD

HOLLYWOOD VU DE PRÈS

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE (Notre correspondante à Hollywood)

Moyen efficace

Joan Fontaine, que je vais voir au Studio Paramount, où elle tourne *Something to Live For*, m'apprend que, lorsqu'elle éprouve quelque difficulté à prendre l'air sérieux devant une scène dramatique, elle n'a qu'à réciter quelques lignes du « Pater »... Aussitôt je redeviens sérieuse. L'humilité que m'inspire cette prière me prépare à toute scène dramatique difficile ». Joan déclare que les rôles de caractère sont ses favoris. Nous discutons de ces deux extrêmes de l'émotion que sont les rires et les larmes. Joan, dont tout Hollywood connaît le talent versatile, admet que, dans son cas, il lui est plus facile de pleurer que de rire au théâtre. « Lorsqu'il s'agit de rire », affirme-t-elle, « et que je ne me sens pas en verve, je m'applique à songer à quelque situation ridicule et « rigolo » où parfois je me suis trouvée. Ce qui ne manque pas son effet ».

L. G.-S.

On s'habitue à tout

Depuis que Greer Garson est devenue propriétaire de puits d'huile, et l'épouse d'un fermier du « middle west » américain, elle déclare qu'elle a peine à quitter son patelin des grandes plaines, si calme, si tranquille, pour venir se plonger dans le brouhaha de la ville cosmopolite et brumeuse de Los Angeles. « Il n'y a pas de luxe comparable à la nature grandiose de ce coin de pays. On m'avait assuré que j'allais m'ennuyer à mourir dans ce que l'on appelait « le calme plat ». Elle nomme volontiers cet endroit, le paradis de ses rêves. Eprise de sa vie de ménage plus que de son métier d'actrice, Greer ne semble jamais pressée de revenir dans une colonie où tant d'autres trouvent meilleure et plus verte l'herbe croissant de l'autre côté du patelin. Elle vient de tourner, avec Walter Pidgeon, *My Mother* et *Mr. McChesney*. La réunion de ce duo romantique de l'écran est toujours attendue avec plaisir. C'est la huitième production cinématographique où nous les retrouvons. On les a vus dans *Blossoms in the Dust*, suivi de *Mrs. Miniver*, *Mme Curie*, *Mrs. Parkington*, *Julia Misbehaves*, *That Forsythe Woman*, *The Miniver Story*. Dans son nouveau rôle, Pidgeon tient le rôle du maire d'une petite ville de l'Ontario. Un conflit s'élève lorsqu'ils adoptent une or-

JOAN FONTAINE, une artiste dont les préférences vont aux rôles de caractère et à la tragédie plutôt qu'à la comédie.

pheline, presque malgré son consentement. On remarque aussi Arthur Shields, dans le rôle d'un prêtre canadien, Donna Corcoran et Agnès Moorehead.

Ce qu'il en pense

Lorsque Gordon MacRae consent à accorder une entrevue, et, c'est le plus souvent possible, car il est très coopératif avec la presse, il surprend presque toujours ses interrogateurs par des réponses qui n'ont rien à voir avec le cours de celles généralement admises ou conseillées par les studios. MacRae dit ce qu'il pense ; il ne craint pas d'avouer qu'il est père de famille, qu'il adore sa femme et ses enfants. « Je suis un homme de famille ; je suis heureux avec les miens, pourquoi le cacherais-je à mes amis de l'écran désireux de connaître ma façon de vivre et de sentir ? Les cris des « bobby soxers » ne m'émeuvent guère. C'est surtout l'approbation de leurs parents qui m'intéresse. Les adultes, voilà ceux à qui je désire plaire d'abord. Cela n'empêche nullement toute l'affection que je porte à tous les enfants. Les acteurs, en général, aiment, de nos jours, à raconter leurs prouesses en matière d'économie. Gordon MacRae, lui, déclare : « J'ai mon gérant d'affaires, je fais des économies, c'est sûr, mais je ne m'en vante pas outre mesure pour m'attirer des admirations. J'ai toujours désiré devenir acteur et posséder tout ce que donne la renommée : l'argent, une magnifique voiture, tout le confort d'un *home* construit selon nos goûts, et des fourrures pour ma femme. Je ne souhaite pas être millionnaire, mais je veux certainement vivre en millionnaire pour me servir de l'expression de Groucho Marx. »

Ci-contre, AVA GARDNER qui ainsi que les autres membres de la troupe, a bénéficié de la protection militaire, pendant un séjour en Afrique.

CELLE QU'IL AIMA...

Notre roman d'amour . . . . . par MARCELLE DAVET

"Pas de courrier aujourd'hui, mon brave Pierre ?

A cette question que lui posait Anne de Kéradec, le facteur répondit aussitôt :

— Pas de lettre, mademoiselle, mais un télégramme.

— Oh ! donnez, merci.

Sur le fragile papier bleu, les mains de la jeune fille tremblaient. On ne recevait jamais rien de semblable au château. De qui donc cela pouvait-il bien être ? Contre les rocs de granit, la mer venait battre, avec une fureur sauvage ; il y avait dans le large ciel gris breton de fulgurantes lueurs d'éclairs. Anne ne prit pas garde à ces signes précurseurs de tempête. Elle s'assit sur l'arête d'un rocher, et, d'un doigt prompt, ouvrit la mystérieuse dépêche. Ses yeux coururent à la signature, et un cri lui échappa :

— Jean-Marc !

Elle ajouta, se parlant à elle-même comme pour bien s'affirmer la réalité merveilleuse.

— Jean-Marc arrive !... Jean-Marc arrive ! demain, à cette heure-ci, Jean-Marc sera là !...

Et tout haut, elle relut le texte, si clair malgré sa brièveté.

« Débarqué ce matin, Marseille. Attendez-moi lundi soir. Vous embrasse toutes deux.

Jean-Marc. »

Comment viendrait-il ? aller le rejoindre à la gare ? mais non, puisqu'il ne mentionnait aucune heure de train. Alors ? en voiture ? depuis Marseille jusqu'en ce coin perdu de Bretagne, c'était peu probable. Anne, qui était une fille sensée, admit tout de suite qu'il aurait fait la plus longue partie du trajet, avec le rapide, et que d'une ville plus proche, pour une raison particulière, il préférait arriver en auto. D'ailleurs, qu'importait, à quoi bon approfondir, l'important, c'était qu'il fût là, qu'il revînt au vieux manoir, avec toute sa belle jeunesse, cette ardeur à vivre qui le rendait jadis si attrayant, cette gaîté saine qui avait le don d'égayer tout autour de lui, et surtout qu'il revînt, les bras chargés de toutes les promesses qu'ils avaient échangées au départ, et le coeur plein de leur fidèle amour.

Jean-Marc !... Les yeux fixés sur l'immensité de l'océan, les oreilles bourdonnantes de la chanson des vagues, Anne le revoyait, l'évoquait : blond, très mince, avec un visage presque trop fin, qui portait depuis le bleu des prunelles, jusqu'à la clarté de la peau, la marque absolue de la race celtique, Jean-Marc de Kéradec était vraiment joli garçon. Comment ne s'en serait-elle pas éprise, cette Anne, romanesque et un peu sauvage, qui jamais n'avait quitté la lande bretonne qui ne savait rien du monde extérieur, qui n'avait connu, en dehors de son cousin, que les rudes pêcheurs de la côte ?

Elle songeait à lui, revivait leur commun passé. Un pas, proche d'elle, la fit brusquement tressaillir. Elle se détourna, reconnut Marie-Jeanne Le Guéden, dont le père était fermier au village le plus proche.

— Ah ! s'écria-t-elle, montrant le petit bleu, que je suis contente, Jeanne ! demain, Jean-Marc sera là !

— Pas possible ! voyons ; je puis lire ?

— Je t'en prie.

Et quand l'autre jeune fille eut fini sa lecture.

— Je suis bien heureuse pour toi, affirma-t-elle, et pour Mme de Kéradec. Sait-elle la bonne nouvelle ?

— Non, pas encore, le facteur qui m'a rencontrée m'a remis le télégramme, il y a à peine vingt minutes, et j'avoue, que je me suis bêtement attardée à rêver. Mais j'ai du remords, je pars pour le château ; ma tante va avoir une telle joie !

— Tu permets que je t'accompagne ? j'ai des oeufs à porter à Mme de Kéradec.

— Je ne demande pas mieux que de faire route avec toi.

Marie-Jeanne se mit à rire.

— Ainsi, tu auras quelqu'un à qui parler de ton bonheur.

— C'est vrai, reconnut franchement la jeune fille. Il est si grand, si grand, que si je ne pouvais l'extérioriser, je crois bien qu'il m'étoufferait.

— Je suis fiancée à Pierre Joarnec, je l'aime de tout mon coeur, je te comprends très bien, Anne.

— C'est vrai. A quand ton mariage ?

— Le mois prochain ; nous n'avons plus aucune raison d'attendre mon frère, le prisonnier est revenu d'Allemagne ; celui de Pierre, qui avait fait de la résistance du côté d'Evreux, et que les boches avaient déporté, est rentré sain et sauf de l'enfer de Buchenwald. Nous sommes des privilégiés. Aussi, irons-nous à Lourdes en voyage de noces pour rendre grâce au ciel.

Elle ajouta, regardant Anne de Kéradec :

— Toi aussi, tu l'auras attendu longtemps, ce jour bienheureux ! Ça fait combien de temps qu'il est parti, Jean-Marc ?

Anne réfléchit quelques secondes, et fit un rapide calcul :

— Il avait été reçu à ce concours qui lui donnait accès aux carrières coloniales, en août 1939 ; il était nommé au Congo. Nous allions nous marier et partir ensemble. Et puis, il y a eu la guerre ; Jean-Marc a rejoint son régiment ; il s'est battu durant les quelques jours qu'ont duré les hostilités. Blessé, soigné dans un hôtel du midi, quand il nous est revenu, affaibli, encore grand malade, il ne pouvait être question de mariage. Entre-temps, la résistance était organisée. Le général de Gaulle appelait à lui tous les Français de bonne volonté ; enfin guéri, dès l'aplomb, Jean-Marc m'annonça qu'il était de son devoir de rejoindre par tous les moyens, les combattants de la France Libre. Je ne me suis pas senti le droit de m'y opposer.

— Et il est parti ?

— Et il est parti, seul. Je suis restée au manoir, auprès de notre tante, et nous avons vécu toutes deux des heures cruelles.

— Mme de Kéradec est si bonne.

— Je l'aime infiniment. Songe qu'elle nous a recueillis, Jean-Marc et moi. Nous sommes vaguement cousins, et notre parenté vient surtout de ce que nous portons le même nom. Orphelins tous les deux, que serions-nous devenus sans tante Christine ?

— Jean-Marc parti, vous fûtes sans nouvelles ?

— Nous avons ignoré longtemps s'il avait pu gagner l'Angleterre. Et puis, un message est arrivé, un soir, à la radio. Quelle joie fut la nôtre ! Peu après, il y eut le débarquement américain en Afrique du Nord. Nous sommes restées des jours, des mois, avec ce mur de silence entre nous. C'était affreux. Enfin, la libération est venue. Et puis les lettres, les bienheureuses lettres. Et nous n'avons plus rêvé qu'au retour. Et tu vois Marie-Jeanne, ce retour, il est là, près de mes mains, près de mes lèvres. Je vais enfin le tenir, le sentir bien réel et si doux ! Demain, Marie-Jeanne, demain !... que c'est beau !... Elle frémissait de toute une immense tendresse trop longtemps contenue.

— Vous vous mariez bientôt, dit la fille du fermier, en souriant, et vous partirez pour des terres lointaines, Jean-Marc aura un beau poste, puisqu'il s'est si bien conduit.

Anne répondit avec fièvre :

— Oui, nous partirons ensemble ; plus rien, cette fois, nous empêchera.

Elles arrivaient aux grilles du manoir. Anne poussa la lourde porte, calma d'une caresse sur le museau les aboiements du chien de garde, et elles montèrent toutes deux les marches du perron.

Dans la vaste salle aux lambris sombres, bien droite sur un large fauteuil au dossier sculpté, Mme de Kéradec, regardait au loin, la ligne bleue de l'océan qui se confondait avec le ciel. Un vol de mouettes jouait sur les vagues ; des pêcheurs en retard, se hâtaient vers le port.

— Il y a de l'orage dans l'air, remarqua la vieille dame, tournant vers les jeunes filles son visage encore très beau.

Anne répondit en souriant :

— Non, ma tante, il y a du bonheur dans l'air.

— Du bonheur ? Pourquoi, mon enfant ?

Triomphalement, Anne agita au bout de son bras le petit papier bleu et elle dit :

— Parce que Jean-Marc arrive.

Mme de Kéradec se dressa toute pâle.

— Ne fais pas de ces plaisanteries, je t'en conjure mon vieux coeur ne saurait le supporter.

— Ce n'est pas une plaisanterie. C'est la vérité ; la vérité vraie ! Lisez ce télégramme, ma tante, lisez !...

Et ce fut au tour de la vieille dame de s'écrier par deux fois :

— Jean-Marc arrive ! Jean-Marc arrive !

II

Anne ne dormit pas de la nuit. Ce bienheureux retour lui avait enlevé son calme habituel. «Tu es si raisonnable », avait coutume de lui dire sa vieille tante et ses rares amis, hélas ! car dans ce vieux manoir de Kéradec, les visiteurs ne venaient pas en foule. Bâti sur la falaise, non loin du village de Concarneau, on n'y voyait, à de réguliers intervalles, que le bon curé à cheveux blancs, lequel avait pour la jeune fille une paternelle affection, Marie-Jeanne, fille de riches fermiers, élevée avec Anne dans une pension de Rennes, et enfin, les messieurs Lanneu, père et fils dont la propriété était voisine de Kéradec, Yves, enfant, avait partagé les jeux d'Anne et de Jean-Marc et les deux cousins le considéraient comme un frère. Il venait souvent au château, sa bonne figure franche, son honnête regard, sa gaîté charmante, avaient apporté dans les tristes jours où le manque de nouvelles de Jean-Marc faisait peser sur la maison une lourde et continuelle angoisse, un réconfort, et une sorte d'apaisement. Les deux femmes se sentaient moins inquiètes quand Yves était auprès d'elles. Souvent, elles le retenaient à dîner, se racrochaient à cette belle jeunesse insouciante, pour ne point sombrer tout à fait dans une mélancolie sans fond. Tous ces êtres-là : l'abbé Constans, Marie-Jeanne et Yves, admiraient la sagesse d'Anne, sa raison jamais en défaut, sa pondération, et la mesure qu'elle savait garder dans les moindres actes de la vie. Or, pour la première fois, tout cela était en défaut. Depuis l'arrivée de ce télégramme imprévu, la jeune fille semblait être devenue une toute autre personne. L'excès de son bonheur lui faisait perdre ce solide bon sens qu'on se plaisait à reconnaître en elle. L'heure du coucher avait sonné depuis longtemps, qu'elle était encore dans sa chambre accoudée à la fenêtre ouverte, insensible à l'aveuglante lueur des éclairs, indifférente au fracas des vagues. Elle pensait à Jean-Marc, croyait le voir, dans un compartiment de chemin de fer, en route vers Kéradec. A une heure, elle en était sûre, il avait le coeur tout plein de son souvenir. Jadis il lui avait préféré son devoir, et leur commune patrie. D'avoir été un héros, le lui rendait plus cher. Il revenait chargé de gloire, auréolé du prestige du combattant volontaire ; comme elle allait l'aimer pour le rendre heureux, pour compenser tout cela ! Anne, lasse de rêvasser, finit par se glisser dans son lit ; mais elle y demeura les yeux grands ouverts. Levée de bonne heure, elle commença la toilette de la maison. Il fallait que tout soit net et propre pour recevoir Jean-Marc. Les cuivres furent astiqués, les vieilles serrures brillèrent, chaque pièce eut l'air de rajeunir, comme sous une baguette magique. Anne s'attarda surtout dans la chambre du jeune homme. Les draps fins, fleurant bon la lavande, furent mis au lit ; les glaces reprirent un éclat nouveau ; dans leurs cadres, les portraits de famille souriaient. Anne s'attarda un moment devant une petite photo qui les reproduisait son cousin et elle, alors qu'ils n'étaient que des enfants. Plus âgée que lui de deux ans, elle le dépassait de toute la tête, et, maternelle, d'un geste tendre, un geste qui semblait vouloir défendre et protéger, elle le serrait contre son coeur.

Sa tante la surprit dans cette contemplation muette.

Et penchée au-dessus de l'image elle murmura attendrie :

— Comme vous étiez mignons ! tous les deux. Jean-Marc surtout. Il a toujours été plus joli que toi, d'ailleurs.

Plus joli que toi ! Anne admettait fort bien que ce fût vrai. Elle se connaissait et, sévère envers elle-même, elle se jugeait sans beauté.

A cette minute, elle jeta un coup d'oeil vers la glace placée en face d'elle, et impartiale, regarda sa propre image. Elle se vit, grande, souple, avec cette allure des jeunes amazones ou de quelque Diane chasseresse, un visage à l'ovale parfait, dont la bouche trop grande et sans douceur saignait comme une blessure ; dans les yeux, un peu remontés vers les tempes, s'allumait une mélancolique flamme. Une chevelure couleur de châtaigne mûre, couronnait un front trop large, au dessin presque masculin. Mais, sur tout ce visage déjà marqué par la griffe

ARDEUR

Rire ou pleurer, mais que le coeur
Soit plein de parfum comme un vase.
Et continue jusqu'à l'extase
La force vive ou la langueur.

Avoir la douleur ou la joie
Pourvu que le coeur soit profond
Comme un arbre où des ailes font
Trembler le feuillage qui ploie ;

S'en aller pensant ou rêvant,
Mais que le coeur donne sa sève
Et que l'âme chante et se lève
Comme une vague dans le vent.

Que le coeur s'éclaire ou se voile,
Qu'il soit sombre ou vif tour à tour
Mais que son ombre et que son jour
Aient le soleil ou les étoiles . . .

Comtesse Mathieu de Noailles.

du temps, et mieux encore par l'inquiétude, se dégageait une infinie douceur.

— Allons ! Allons, cesse de consulter ce miroir, ma petite fille, dit tante Christine avec bonté ; bientôt tu auras mieux que ça. C'est aux yeux de ton fiancé que tu demanderas si tu es belle.

Anne ne put s'empêcher de soupirer :

— Ah ! si j'allais ne plus lui plaire ! S'il ne voulait plus de moi !

— Petite sotte ! Un Kéradec ne reprend pas sa parole.

— S'il m'aimait moins ?

— Ta ! ta ! ta ! que me chantes-tu là ? Crois-tu que Jean-Marc soit une girouette, prêt à changer à tous les vents ?

— Non, bien sûr.

— Alors, tais-toi. Au lieu de broyer des idées noires, va cueillir des fleurs au jardin, moissonner sous les massifs. Pour le retour du maître, le manoir ancestral doit revêtir une parure de beauté.

Anne ne se fit pas prier. Armée du sécateur, pendant une demi-heure, elle coupa, saccagea tout sans pitié. Et quand elle eut fini, ses bras lourds de leur odorante moisson, emportaient dans la vieille maison tous les parfums de la terre. Elle disposa les roses, les genêts, les jacinthes, les tubéreuses, les fines feuilles des fougères, et un instant, tout revêtit un air de fête. Après le déjeuner elle remonta dans sa chambre, hésita sur le choix d'une robe, finit par se décider pour une simple toilette de crêpe georgette bleu pastel, parce que le jour où ils s'étaient quittés elle en portait une de teinte semblable. Quand elle fut prête et que tout fut en ordre dans la maison et sur elle-même, elle erra un moment désemparée, regrettant de n'avoir plus rien à faire, et les heures commencèrent à lui paraître interminables. Elles s'égrenaient une à une, impitoyablement. Le vieux cartel les laissait tomber, indifférent à l'impatience des deux femmes qui, assises l'une en face de l'autre, ayant échangé tout d'abord quelques paroles banales, se taisaient maintenant, n'ayant plus rien à se dire, crispées dans l'énervement de l'attente.

La vieille bonne, Gertrude, passa son visage ridé dans l'entrebâillement de la porte.

— Si M. Jean-Marc n'arrive pas bientôt, prononça-t-elle, mon rôti va brûler et mes crêpes seront froides.

Et comme personne ne lui répondait.

— Madame et mademoiselle pensent-elles que M. Jean-Marc sera là pour le dîner ?

— Mais nous n'en savons rien ! jeta tante Christine agacée.

Anne eut pitié de l'air désolé de la pauvre cuisinière et elle promit avec douceur.

— Mais certainement il sera là, pourquoi n'y serait-il pas ?

— En effet, pourquoi ? répéta comme un écho Mme de Kéradec.

A ce moment on entendit le ronflement d'un moteur, puis le bruit d'une voiture qui s'engageait dans l'allée centrale du parc. Les deux femmes coururent à la fenêtre, se penchèrent, mais si prompt qu'eût été leur mouvement, l'auto, plus rapide, avait stoppé devant le perron ; un jeune homme en était descendu ; on entendit son pas tout au long des escaliers de pierre puis sur la mosaïque du couloir.

La porte s'ouvrit toute grande, et dans l'immense salle aux sombres lambris, Jean-Marc apparut. Elles étaient debout toutes les deux, et il les reçut dans ses bras. Puis, les premières effusions passées, il les éloigna de lui pour mieux les voir.

— Enfin ! enfin ! dit-il, c'est bien vous ! je vous retrouve ! toutes les deux ! comme je suis heureux !

Doucement, il faisait asseoir Mme de Kéradec dans son fauteuil, et agenouillé devant elle, la tête sur les plis de la robe noire, il murmurait enfantinement :

— Tante Christine ! j'ai tant pensé à toi ! Si tu savais ! Tante Christine il me semble que je suis redevenu le petit garçon de jadis auquel tu racontais de si jolis contes de fées ! c'était si beau !

— Moins beau que celui que tu viens de vivre, mon petit, moins beau que cette aventure héroïque de l'armée Leclerc à laquelle tu as appartenu.

Et relevant le front du jeune homme, elle l'embrassa avec ferveur.

— Nous sommes fières de toi Jean-Marc ; tu as honoré notre nom, dit-elle gravement.

Il se releva, et Anne, qui se tenait immobile, le coeur battant, adossée à la plus grande armoire sculptée, Anne le vit venir vers elle. Il était tout près ; il lui prit les mains, et il la regardait intensément. Jadis, à l'heure de la cruelle séparation, ils avaient été ainsi debout l'un devant l'autre. Elle avait incliné sa tête sur son épaule ; sous l'excès d'une émotion trop forte, elle avait fermé les paupières ; il avait murmuré « Ma bien-aimée » et sur ses lèvres, le premier baiser d'amour s'était posé !

Aujourd'hui aussi elle défaillait ; d'un bras sûr il la retenait contre lui et, comme autrefois, elle posa sa tête sur son épaule ; les paupières closes, elle attendait. Il dit avec une infinie tendresse : « Ma petite soeur... »

Et sur le beau front aux lignes pures un baiser fraternel descendit.

III

Il y avait une semaine que Jean-Marc était rentré à Kéradec. On avait beaucoup causé, effleuré bien des sujets, rappelé l'angoisse des jours sans nouvelles, évoqué la guerre et tout son cortège de misères ; le jeune homme s'était complu à faire revivre, sous les yeux de sa tante et de sa cousine, tous les souvenirs de l'épopée grandiose de l'armée Leclerc dans les rangs de laquelle il avait combattu.

Et puis, aucune source n'était intarissable, il s'était tu ; et maintenant la conversation languissait entre les trois hôtes du château. On eût dit qu'une sorte de malaise pesait sur les coeurs, et qu'une chose inexprimée alourdissait les pensées.

Sans doute, Jean-Marc était toujours le garçon affectueux, prévenant, aimable et courtois que les deux femmes connaissaient ; mais l'intelligence aiguisée d'Anne, doublée de sa tendresse inquiète, lui faisait deviner qu'il n'était pas tout à fait le même. Elle mettait ce changement bien léger sur la trop longue absence, l'habitude de vivre en dehors d'elle, et sur la guerre, qui façonne les hommes, les durcit et parfois les transforme radicalement.

Mais elle ne pouvait empêcher une sorte d'angoisse de grandir au fond de son coeur, et un sûr instinct de lui affirmer que le Jean-Marc du retour n'était plus le Jean-Marc du départ.

Pas un mot un peu tendre n'était encore monté à ses lèvres ; il n'avait fait aucune allusion à leurs anciennes fiançailles, à ce mariage si malencontreusement retardé par de dramatiques circonstances, et Anne n'osait pas en parler la première.

Ce fut Mme de Kéradec qui brusqua les choses un soir. Le dîner venait de s'achever. Il faisait une de ces nuits d'été, particulièrement douce, sous la sérénité du ciel breton. La chanson de la mer n'était plus qu'un murmure, pas un souffle n'agitait dans le fond du jardin les grands magnolias.

— Allez donc vous promener un peu sur la lande mes enfants, dit tante Christine. J'ai mes comptes à faire avec Gertrude ; quand vous rentrerez vous me trouverez prête à aller me coucher, comme vous.

Anne regarda Jean-Marc. Il paraissait hésiter.

— Viens-tu ? demanda-t-elle avec un gentil sourire.

— Mais oui, mais oui, allez, insista Mme de Kéradec. Vous avez, j'en suis sûre, le plus grand désir d'être un peu seuls ensemble, d'autant plus que Jean-Marc doit avoir beaucoup de choses à te dire, Anne. Et fixant sur le jeune homme un regard très droit, très vif, elle insista.

— N'est-ce pas, mon petit ?

Il eut le brusque mouvement de quelqu'un qui, au bord de l'abîme, est tout à coup décidé à sauter, et il répondit, d'un ton net :

— C'est vrai, ma tante ; j'ai en effet beaucoup de choses à dire à ma cousine.

Ils sortirent. La douceur du crépuscule les enveloppa, les unit, mais ils ne s'en trouvèrent pas rapprochés, quelque chose marchait près d'eux, entre eux, qui les séparait au contraire. Et cette mystérieuse présence empêchait tout abandon, toute confiance, leur enlevait même la possibilité d'une conversation banale. Anne mordillait une fleur sauvage poussée sur la dune, et par contenance, elle fredonnait une berceuse bretonne.

— Comme c'est joli, murmura Jean-Marc. Jadis, quand nous étions petits, tante Christine la chantait auprès de nos deux lits.

— Tu te souviens ? c'est si vieux !

— Mais je n'ai rien oublié, et tout ce qui a trait à notre enfance commune m'est plus cher que tout.

Elle le sentit sincère, en fut si heureuse, que d'un mouvement qu'elle ne fut pas maîtresse de réprimer, elle lui prit la main. Il la serra doucement, la garda dans la sienne, et les doigts unis ils continuèrent à marcher.

— Reconnais-tu ce bloc de granit ? demanda la jeune fille, montrant l'emplacement où elle s'était assise quelques jours plus tôt pour lire la dépêche de Jean-Marc que le facteur venait de lui remettre.

Il sourit.

— Nous venions ici tous les deux, nous griser de beauté, lire des vers, rêver d'amour.

Et plus bas, il jeta d'une voix troublée :

— Ah ! l'amour !

Et sur ses lèvres le mot passa comme une musique.

Elle attendait le coeur battant. Jean-Marc allait parler ; elle en était sûre. Il allait répéter les chers mots de l'adieu, il allait lui dire qu'il était revenu pour la faire sienne et, cette fois, l'emporter à jamais. Et voilà qu'il se décidait en effet.

— Anne, asseyons-nous, je dois te faire un aveu. Jusqu'ici j'ai reculé, par faiblesse, par lâcheté.

— Je ne comprends pas... balbutia-t-elle, soudain saisie d'une angoisse sans nom.

— Tu vas comprendre. Il faut que tu comprennes et que tout redevienne clair, de toi à moi. Consens-tu à m'écouter, Anne

Elle pencha un peu la tête, appuya le menton dans sa main, et d'une voix qu'elle s'efforçait de raffermir, elle répondit :

— Parle, Jean-Marc !

— Eh bien ! voilà, fit-il résolument, c'est la vérité que tu vas entendre. Quand nous nous sommes quittés, quand je suis parti pour rejoindre les forces françaises libres, une promesse nous liait l'un à l'autre, une promesse que j'avais faite de tout mon coeur.

— Moi aussi, Jean-Marc.

— Je le sais. Nous nous aimions ; ou du moins nous croyions nous aimer.

Elle jeta, ardente :

— C'était bien de l'amour !

Mais il répondit, un peu brutal.

— Allons donc ! c'était le mirage de l'amour ! L'amour, le vrai, l'unique, je sais maintenant le visage qu'il a.

— Pourquoi ? osa-t-elle demander, haletante.

Et il répondit, sans fard :

— Parce que je l'ai rencontré.

Elle fit : « ah ! » sur un ton plaintif, comme un oiseau blessé à mort.

— Je te demande pardon, Anne, du mal que je viens de te faire. Mais tu n'es pas de celles que l'on peut bercer d'un mensonge. Tu as été ma petite amie d'enfance ; je t'ai chérie de toute mon âme, j'ai cru que tu serais la femme de ma vie, je me suis trompé, Anne.

Elle releva sa fière petite tête, le fixa d'un regard de mépris.

— Je suis ta fiancée. Ton départ motivé par un sentiment patriotique dont j'ai admis et compris la beauté a retardé notre mariage. Mais ce cauchemar est fini et je suis prête pour les épousailles, Jean-Marc.

Il secoua doucement la tête.

— Chasse ce rêve...

— Il me plaît au contraire d'en faire une réalité.

— Ah ! tête de granit ! tête de bretonne ! cria-t-il d'un mouvement de colère, puisque je te dis que c'est impossible !

Elle riposta :

— Ce qui est impossible, c'est qu'un Kéradec reprenne la parole donnée.

— Des mots, tout cela !

— Des mots ! aurais-tu perdu tout sens de l'honneur ?

Ils se regardaient avec une exaltation croissante et des paroles cinglantes leur montaient aux lèvres. Le jeune homme, le premier, retrouva son calme.

— Allons, allons, fit-il, reprenant la main d'Anne entre les siennes, cessons de nous faire du mal. Je te dois un aveu complet : écoute-moi avec un coeur fraternel. Tâche de comprendre, ma pauvre petite.

Les beaux yeux bleus de Jean-Marc imploraient, et devant ces yeux-là, Anne se sentit faible tout d'un coup, vaincue d'avance, et prête à accepter tout ce que l'homme qu'elle aimait allait lui demander.

— Parle, murmura-t-elle, avec une sorte de douceur résignée.

— Quand je suis parti, reprit le jeune homme, je n'emportais que ton image dans mon coeur. Elle m'a suivie longtemps, longtemps, jusqu'au moment de ces durs combats au cours desquels nous eûmes à lutter pour reconquérir notre Tunisie, et c'est là que, pour la première fois, j'ai rencontré Jocelyne.

— Jocelyne ?

— Une jeune française, née à Tunis et dont le mari avait été tué dans un bombardement. Sauvée par miracle, elle était désormais seule au monde. Infirmière dans mon régiment, j'eus de nombreux rapports avec elle et... je l'aimais.

Il rêva quelques secondes et puis il reprit avec une ardeur contenue :

— Jocelyne ! qui pourrait l'approcher sans l'aimer ! Elle est toute grâce, toute beauté. Ah ! l'amour ! j'ai connu par elle sa force, sa douceur, ses délices et ses angoisses tout ensemble. Ce que j'avais éprouvé avant de la connaître, ce n'était rien, en vérité, rien du tout ! un mirage, un peu de fumée, un feu de paille.

— Tais-toi, Jean-Marc !... tu me fais mal !

— Pardon, oh ! pardon !

Il se penchait, attirait vers lui la forme qui ployait dans ses bras et sur les beaux yeux pleins de larmes, il posa ses doigts fraternels.

— Ne pleure pas, je n'en vaux pas la peine, un autre te donnera le bonheur que tu mérites. Ne pleure plus, ta peine emporterait ma joie.

Et il ajouta avec un grand cri égoïste :

— Je suis si heureux.

Elle tenta de se raccrocher à l'espoir.

— Jean-Marc, ce n'est pas possible ! c'est un mauvais rêve. Dis-moi que cette Jocelyne, tu ne peux pas l'aimer autant que tu le crois... dis-moi que tu vas l'oublier, ne plus la revoir, la chasser de ta vie et de ton coeur, parce que ta vie et ton coeur m'appartiennent, Jean-Marc !

Il répondit avec gravité :

— Comment le pourrais-je, Anne, puisqu'à Tunis, la loi des hommes et la loi divine nous ont unis, puisque Jocelyne est ma femme !

IV

« Eh bien ma petite fille, vous êtes-vous mis d'accord ? Avez-vous enfin fixé la date du grand jour ? Mme de Kéradec regardait assise à ses côtés, et qui, silencieuse, avait l'air très absorbée par son ouvrage de broderie.

— Es-tu muette ? reprit la vieille dame, impatientée.

Et, ôtant ses lunettes pour mieux la voir :

— Que se passe-t-il ? vous m'avez l'air de drôles de fiancés. Jean-Marc n'a pas soufflé un mot de ce projet de mariage depuis son retour, et maintenant, au lieu d'être heureux de vous trouver ensemble, on dirait que vous

vous fuyez. S'il y a quelque chose entre vous, un malentendu, un froissement, j'exige d'en être informée. C'est mon droit.

— Et c'est notre devoir de ne vous rien cacher.

— Alors, parle.

Anne replia méthodiquement son ouvrage, et d'une petite voix calme qui, en vérité ne tremblait pas du tout, elle dit :

— Je ne serai jamais la femme de Jean-Marc.

De surprise, Mme de Kéradec sursauta.

— Pourquoi ? as-tu cessé de l'aimer ?

— Comment fait-on pour oublier, soupira la jeune fille.

— Serait-ce Jean-Marc qui s'est repris ?

— Oui, ma tante.

— Un Kéradec ! gronda-t-elle, un Kéradec qui manque à sa parole ! Oh mais ! ça ne se passera pas comme cela ! Je lui dirai...

— Vous ne lui direz rien du tout, coupa Anne avec autorité. On n'est pas le maître de son coeur : un jour on aime... un jour on n'aime plus... personne n'y peut rien.

— C'est ça ! il ne te manque plus que de le défendre ! c'est complet !

Elle rectifia, paisible :

— Je ne le défends pas ; je tente d'expliquer sa conduite, voilà tout.

— Voilà tout, c'est-à-dire que tu lui cherches des excuses ?

— Peut-être...

— Enfin, pourquoi a-t-il cessé de te vouloir pour femme ? Autrefois, il t'aimait si bien cependant.

— Non, ma tante, autrefois, il m'aimait mal. Une affection véritable aurait résisté à l'absence, au temps et aux nouvelles tentatives. Jean-Marc a pu m'oublier parce que, sans doute, je représentais très peu de choses dans sa vie.

— Enfin, voilà, par sa faute, ton mariage rompu, ton rêve brisé ; tu souffres, j'en suis sûre, et tu n'as pas l'air du tout de lui en vouloir.

— Pourquoi lui en voudrais-je ? Encore une fois, on n'est pas maître de son coeur.

Mme de Kéradec acceptait mal sa déception. De tout temps, elle avait rêvé d'unir ces deux enfants qu'elle avait recueillis dans deux foyers détruits par la mort, qu'elle avait élevés avec une tendresse impartiale, et en lesquels elle se plaisait à voir les héritiers de son nom, ceux grâce auxquels se continueraient la tradition et la race.

— Jean-Marc réfléchira, dit-elle ; il n'est pas possible que sa décision soit irrévocable, je veux encore espérer que tu seras sa femme.

Anne eut un léger sourire, qui détendit quelques instants ses traits fatigués.

— Vous ne savez pas tout, dit-elle, avec douceur.

— Quoi donc ? qu'y a-t-il encore ?

Alors des lèvres d'Anna, la vérité tout entière s'échappa :

— Jean-Marc est marié, ma tante.

— Marié ? s'écria la vieille femme avec stupeur ; marié, sans m'avoir prévenue ?

— Comment l'aurait-il pu, puisque entre la France et les colonies on ne pouvait correspondre ?

— Ah ! c'est donc là-bas qu'il a rencontré cette... jeune fille ? car je suppose qu'il s'agit d'une jeune fille ?

— Non, c'est une veuve. Son mari a été tué au cours d'un bombardement.

— Où donc ?

— A Tunis.

— Allons ! les regrets n'ont pas été éternels, elle n'est pas de celles qui s'attendrissent longtemps. Enfin, passons. Peux-tu me dire à la faveur de quelles circonstances Jean-Marc a rencontré cette personne ?

— Elle était dans les services sanitaires de la Croix-Rouge, au régiment dans lequel Jean-Marc était incorporé.

— Elle s'appelle ?

— Jocelyne, je n'en sais pas davantage.

Mme de Kéradec grommela entre ses dents quelque chose qu'Anne ne comprit pas, puis elle ordonna d'un ton bref :

— Va me chercher Jean-Marc !

Anne trouva le jeune homme au fumoir.

— Tante Christine te demande, dit-elle.

Il la regarda, inquiet.

— Tu lui as parlé ?

— Oui.

— Elle sait donc ?

- Ton mariage ? parfaitement.

— Et comment a-t-elle pris... la chose ?

— Mon Dieu... pas trop bien. Et sans doute va-t-elle te gronder. Au fond, tu le mérites. Elle avait rêvé de nous marier, et voilà que tu bouscules tous ses beaux projets.

— Elle m'en voudra certainement plus que toi.

— Je le crains.

Il dit, avec un étonnement qu'il ne chercha pas à dissimuler.

— Tu n'as guère été déçue... ou tu as réagi bien adroitement.

— Que veux-tu ! Je suis de celles qui pensent qu'aucun homme ne vaut un désespoir sans limite ; je t'aimais très sincèrement ; j'étais parfaitement décidée à devenir ta femme ; tu en as choisi une autre. Tant pis.

— Tant pis pour toi ?

Elle le regarda non sans ironie.

— Et peut-être pour toi. L'avenir nous le dira.

Il se pencha vers elle, l'embrassa fraternellement sur les deux joues.

— Tu es une bonne fille. Et tu viens par tes paroles de m'enlever mes remords..., oui, mes remords.

« Quand je pensais à toi, j'en avais, je te le jure. Je redoutais tes larmes, tes reproches, ton chagrin.

— Comme tu avais tort ! J'ai trop de bon sens pour m'attarder en regrets superflus. Tout s'est passé d'une façon légère, parfaite, sans grincements de dents, ni récriminations. Que ta conscience soit donc en repos, Jean-Marc... et... va retrouver tante Christine.

Elle lui fit un petit geste encourageant de la main, et descendit dans le parc. Lui se dirigea vers la pièce où il savait devoir trouver la vieille dame. Elle le reçut les sourcils froncés avec un visage qui ne présageait rien de bon.

— Que vient de m'apprendre Anne ? dit-elle sur un ton de reproche, c'est bien la vérité, cette plaisanterie ? Tu nous arrives marié ?

— Tout ce qu'il y a de plus marié. Voulez-vous voir l'acte de l'état civil ?

— Inutile ; je suis malheureusement convaincue que tu dis vrai.

Et elle ajouta :

— Tu n'attends pas, je suppose, des félicitations pour avoir accompli cette action malhonnête ?

— Une action malhonnête, mon mariage ? oh ! ma tante !

— Il n'y a pas de : oh ! ma tante... » Tu as commis une action malhonnête, puisque tu as manqué à la parole que tu avais donnée à ta cousine.

— Anne n'a pas l'air de le regretter beaucoup.

— Parce qu'elle ne se répand pas en reproches bruyants ou en larmes stériles ? ce n'est pas une preuve. Et moi, je suis sûre qu'elle a énormément de peine.

— En ce cas je le regrette très sincèrement ; mais je n'y puis rien. J'ai cru l'aimer ; je m'étais trompé. Aujourd'hui, il n'y a pour moi qu'une femme au monde, la mienne, Jocelyne.

La vieille dame se redressa sur son fauteuil et dit avec un accent toujours acerbe :

— Ah oui ! parlons-en un peu de celle-là. Et d'abord où est-elle en ce moment ? que fait-elle ?

Il sourit.

— Elle n'est pas bien loin ; je l'ai laissée à Paris dans un hôtel fort convenable, et j'irai la prendre quand vous m'en aurez donné l'autorisation.

— Comment ! s'exclama-t-elle, tu as l'intention de l'amener ici ?

— A Kéradec ? mais oui, tante Christine.

— Et de la faire vivre auprès d'Anne ? De l'imposer à Anne ?

— Pourquoi pas ?

Elle leva les bras au ciel, d'un geste effaré.

— Mais, tu oublies donc qu'il y a encore huit jours Anne se croyait ta fiancée ? que cette maison que je devrais te donner en dot puisque tu es l'héritier du nom, elle la considérait comme la sienne. Et tu prétends y faire entrer cette étrangère ?

Il rectifia doucement.

— Ce n'est pas une étrangère ; c'est ma femme.

— C'est celle qui a volé à Anne sa part de bonheur humain.

— Oh ! queis grands mots, pour une chese si simple !

— Si simple ? Appelle ta cousine.

A cette minute elle entrait. Une gerbe de roses cachait en partie son visage et elle tenait les yeux baissés vers l'odorante moisson.

— Sais-tu que Jean-Marc a l'intention d'aller chercher sa femme à Paris et de l'amener à Kéradec, lui dit la vieille dame.

— Je l'ignorais, mais Jean-Marc est le maître.

— Et ça te paraît naturel de voir... cette personne arriver ici avec l'autorité que lui confère désormais le nom qu'elle porte ?

Anne répondit le plus naturellement du monde :

— Je ne vois pas ce que je pourrais bien y trouver à redire, tante Christine... et elle sortit de la pièce aussi calme qu'elle y était entrée.

V

Mme de Kéradec regardait Anne qui venait d'arranger des fleurs dans un vase de vieille porcelaine et elle dit, bougonne.

— Je trouve que tu fais bien des frais pour cette intruse.

— Cette intruse est la femme de Jean-Marc, répondit simplement la jeune fille ; nous lui devons des égards. Enfin, je ne tiens pas à ce que le manoir lui paraisse un taudis. Il est désormais son bien ; je veux qu'il lui fasse honneur.

— Tu te trompes, ma fille, jeta la vieille dame avec une brusquerie qui ne lui était pas coutumière. Kéradec ne sera pas le bien de Jocelyne. Il m'appartient et j'ai décidé d'en disposer pour une autre.

— Une autre ? et pour qui donc, ma tante ?

— Pour toi, mon enfant.

— Comment pour moi ?

— Crois-tu donc qu'il soit dans mon désir de te voir dépouillée de tout à la fois ? Cette inconnue détestée t'a volé un mari ; du moins il te restera Kéradec.

— Oh ! Tante Christine !

Des larmes montaient aux yeux de la jeune fille ; des larmes que malgré sa volonté, elle fut incapable de réprimer.

— Tu n'est pas contente ?

Fortifiez votre Santé

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. D'emploi facile, économique et à la portée de toutes :

Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL *(POUR LE CANADA SEULEMENT)*
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 1391, Place d'Armes, Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

Remplissez ce **COUPON D'ABONNEMENT** selon votre choix

☐ LES 3 MAGAZINES
LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
1 an ..... (Canada seulement) $5.50

	Can.	E.-U.
☐ LE SAMEDI	$3.50	$5.00 pour 1 an
☐ LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
☐ LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de $..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)
☐ **IMPORTANT : — Indiquer d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.**

Nom.....

Adresse.....

Localité..... *Province*.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

— Si, oh si ! mais je ne veux pas ; songez que le seul héritier possible c'est Jean-Marc et ses enfants !

— Eh bien ! libre à toi de leur donner plus tard. Au moins, pendant toute ta vie, toi seule y fera la loi.

— Et si je me marie avec un autre que Jean-Marc ; Kéradec passerait donc à un étranger ?

Tante Christine hocha doucement sa tête blanche.

— Je te connais, ma fille ; tu as beau te montrer forte, indifférente au cruel abandon de ton cousin, je sais ce qui se passe dans cette petite tête, et dans ce coeur fier. Je sais que tu n'as pas cessé d'aimer Jean-Marc ; et que tu souffres ; et que tu fais des efforts désespérés pour ne pas haïr cette Jocelyne de malheur ; je sais que tu seras la fiancée-veuve et qu'aucun homme jamais ne pourra plus te consolérir. Ose me dire que je me trompe ?

— Tante Christine ! Tante Christine !...

Anne glissa à genoux. Son front brûlant chercha l'épaule maternelle et ses larmes lentement se remirent à couler. On eût dit d'une source intarissable.

— Ma pauvre petite, murmura la vieille dame, pleure, cela soulage, personne que moi ne voit ta détresse ; jette le masque, laisse tomber ta cuirasse d'orgueil, sois toi-même. Pleure, mon enfant chérie.

— Je l'aimais tant ! sanglotait la jeune fille. Comment a-t-il pu oublier notre enfance, nos joies communes, tous les souvenirs qui nous liaient si fort ? Ah ! sans doute, elle est plus jolie que moi. Il a dit en me parlant d'elle qu'elle était toute grâce, toute beauté, et qu'on ne pouvait l'approcher sans l'aimer.

— Nous la verrons bientôt ; nous jugerons.

— C'est vrai ; dans quelques heures, elle sera là !

Anne se releva, essuya ses yeux humides, et, courageuse tenta un pauvre sourire.

— J'ai mal, j'ai très mal ; mais ça passera, il faudra bien que ça passe.

Elle embrassa tante Christine, et, gentiment :

— N'y pensons plus, dit-elle.

Redevenue la maîtresse de maison parfaite qui ne laissait rien au hasard, elle remonta dans la chambre préparée pour les jeunes mariés, et s'assura que rien n'y manquait. Chaque chose était à sa place. Sur la table, il y avait le traditionnel petit plateau, avec le verre de cristal, la carafe d'eau pure, le flacon d'élixir, la boîte de sucre. La lampe de chevet répandait une lueur douce, et dans un coin, à l'angle d'un bahut breton, des roses s'épanouissaient dans une amphore harmonieuse.

Anne redescendit à la cuisine pour s'assurer que le menu serait bien tel qu'elle l'avait commandé.

La vieille bonne achevait les crêpes de blé noir.

— Elles sentent bon, remarqua la jeune fille. M. Jean-Marc sera content.

— Et Mme Jocelyne, croyez-vous qu'elle les aimera ?

Anne se mit à rire.

— Tu m'en demandes trop ! Cependant il me paraît bien impossible qu'on puisse ne pas aimer les crêpes bretonnes ; tu les serviras avec le vin blanc doux.

Dans l'immense salle à manger de Kéradec, le couvert était déjà mis. Au salon, sur le piano ouvert, traînait une partition de Lohengrin que la jeune fille affectionnait.

— Sera-t-elle musicienne ? se demanda Anne ?

D'un doigt léger, elle effleurait les touches d'ivoire. Une mélancolique valse de Chopin s'égrena. Prise par la divine harmonie, Anne oubliait sa peine. Elle planait au-dessus des détresses humaines ; elle n'était plus qu'une grande âme qui vibrait.

Tante Christine ouvrit la porte, l'arracha à ses pures délices.

— Ils sont là, mon enfant ?

Anne se leva, d'un geste sec, sa main referma le clavier, et traversant le vaste salon, elle ouvrit la porte-fenêtre qui donnait accès sur la terrasse. Elle y arriva juste à temps pour voir l'auto décrire une courbe savante et s'arrêter devant le perron.

Jean-Marc ouvrit la portière, tendit la main pour aider la voyageuse à descendre, et sur le seuil du vieux manoir, une radieuse apparition surgit tout à coup. Vêtue de clair des pieds à la tête, coiffée d'une mousse de cheveux d'un blond si pâle qu'ils paraissaient irréels, la jeune Mme de Kéradec n'était plus qu'une merveilleuse symphonie de blanc. Une à une, avec une lenteur calculée, qui était la grâce même, elle gravit les marches du grand escalier de pierre, appuyée au bras de son mari. Et quand elle fut auprès de tante Christine, celle-ci dit avec une courtoisie parfaite.

— Soyez la bienvenue dans ma maison, ma fille. Je souhaite que vous y trouviez le calme bonheur qu'y ont connu avant vous, toutes les femmes de notre race.

Jocelyne se pencha vers la vieille dame, et avec une gentillesse spontanée, elle répondit :

— Je ferai de mon mieux pour les continuer.

Puis, offrant son visage de lys.

— Voulez-vous m'embrasser, ma tante ?

Et malgré ses préventions, dès cette minute, la pauvre Christine fut conquise. « L'intruse » avait, sans effort, gagné la première manche.

— Jocelyne, voici ma soeur ; Anne, dont je t'ai parlé si souvent.

Les deux femmes se regardèrent. Les beaux yeux gris volontaires et fiers rencontrèrent d'immenses prunelles de cristal dans lesquels tout un coin du ciel semblait s'être réfugié. Mais, luttant contre l'attrait irrésistible que Jocelyne exerçait sur tous ceux qui l'approchaient. Anne se raidit, tendit la main, n'eut pas l'air de voir que l'angélique figure s'offrait à la fraternelle caresse, et d'un : « Bonjour ma cousine », un peu distant, elle salua la nouvelle arrivée.

Gertrude, les valises à la main, accompagna le jeune ménage jusqu'à la chambre préparée pour eux, avec tant de soins.

— Eh bien ! ma chérie, interrogea le jeune homme comment trouves-tu Kéradec ?

Elle répondit, sans respect :

— C'est un vieux nid de hiboux, mais pour un mois ou deux, on s'y fera.

— Viens voir la mer...

Il l'entraîna vers la fenêtre, ouvrit largement les volets.

— Regarde. N'est-ce pas un spectacle magnifique ?

Sous leurs yeux, la lande sauvage déroulait sa splendeur désertique et plus loin, battant implacablement le roc de ses vagues écumantes, l'océan immense mugissait.

Sincère, Jocelyne reconnut :

— C'est vraiment très beau.

Mais elle retourna dans la chambre et, debout devant le miroir, elle se recoiffa. Certes, la nature grandiose l'avait séduite, mais qu'y avait-il de plus attachant que sa petite personne ? Où trouver plus de beauté que dans le saphir de ses yeux, le rose de ses lèvres, la grâce de son corps ?

Sans doute, Jean-Marc le pensait-il aussi, car refermant la fenêtre il se rapprocha de sa jeune femme et la prit dans ses bras.

— J'ai vu tout de suite que tu plaisais à tante Christine, dit-il. Je te prédis que dans huit jours, elle t'adorera.

— C'est bien possible, reconnut-elle, mais je ne saurais en dire autant de ta cousine. Son accueil a été plutôt glacial.

— Anne n'est guère démonstrative, dit-il, tentant de l'excuser.

— Non, il y a autre chose. J'ai senti chez elle un sentiment très net d'hostilité. Tu sais, une femme ne s'y trompe pas.

Et regardant son mari, elle poursuivit :

— N'aurais-je pas, par hasard, dérangé quelque beau roman ? Et cette Anne si froide, si hautaine, n'était-elle pas quelque peu amoureuse de toi ?

— Quelle idée ! fit-il en haussant les épaules. Anne amoureuse de moi ?

L'excellent acteur, GEORGE BRENT, paraît trop rarement sur l'écran, et alors dans des films d'importance secondaire. Il est pourtant l'artiste qui a été le plus souvent le partenaire de Bette Davis, notamment dans *Dark Victory*, sans doute le plus émouvant film de cette admirable actrice.

Mais, c'est impossible, Anne est ma soeur, et rien de plus...

Il se mit à rire, mais son rire sonnait faux.

VI

Sera-t-il heureux ? se demandait Anne avec inquiétude, car elle n'avait pas été longue à juger sa jeune cousine. Poupée de luxe, poupée fragile et futile, faite pour être admirée, adulée, comblée de tout. Son premier mari avait dû la gâter, l'entourer d'attentions et d'hommages. Privée de lui, elle n'avait eu qu'un désir : recréer le cercle d'adoration autour d'elle. Point méchante d'ailleurs, incapable de faire du mal volontairement, mais tout aussi incapable de résister à un désir, à un caprice. Et mondaine avant tout, faite pour la vie trépidante des grandes villes et le plaisir sous quelque forme qu'il se présente. Il n'y avait pas quinze jours qu'elle était à Kéradec, que, déjà, elle s'y ennuyait mortellement.

— Et vous vivez vraiment ainsi toute l'année ? demanda-t-elle à Anne.

— Mais oui.

— Sans sortir du manoir ?

— Je vais à Rennes, quelquefois, pour des achats indispensables.

— Et à Paris ?

— Jamais.

— Seigneur ! je deviendrais neurasthénique dans une existence pareille.

Avec Jean-Marc, elle insista.

— Tu ne me feras pas croire qu'il n'y a personne à voir au village de Kéradec ?

— Mon Dieu, en cherchant bien, on trouverait peut-être.

—Alors, je t'en supplie, cherche.

— Tu y tiens beaucoup, Jocelyne ?

— Mais oui, je tiens à créer ici un peu de vie, un peu de gaieté à voir s'animer les êtres et les choses. Est-ce donc si difficile ?

— Evidemment non, mais je ne sais si ce sera du goût de tante Christine.

— Je m'en charge.

Et le soir même, pelotonnée sur un divan, en face de Mme Kéradec qui tricotait, Jocelyne aborda le sujet.

— Tante Christine, qui donc avez-vous comme voisins ?

La question parut surprendre la vieille dame qui hésita quelques secondes.

— Nous avons les messieurs Lanieu, finit-elle par dire.

— Jeunes ?

— Le fils, oui.

— Et puis ?

— Le curé, le docteur et sa femme, l'instituteur et sa fille.

— C'est tout ?

— Je crains que oui. Pourquoi ces questions, mon enfant ?

— Parce que j'adore recevoir, et il m'aurait beaucoup plu que vous donniez une réception à vos amis, ne serait-ce que pour me présenter.

— Vous avez parfaitement raison. Eh bien ! mais il faut creuser cette idée. Parlez-en à Anne, voulez-vous ?

Anne, consultée, déclara qu'elle ne demandait pas mieux et les invitations furent lancées.

Alors, Jocelyne, jusque-là morose, retrouva comme par enchantement sa gaieté et son entrain. Et, comme tout, pour elle, était prétexte à s'habiller, elle étala sur son lit une dizaine de toilettes, et tout un jour scruta ce grave problème ; à savoir : laquelle de ces robes lui conviendrait le mieux, pour le soir de la réception ? Elle en choisit une d'un vert pâle, lamée d'argent, beaucoup trop belle pour l'austère décor et les humbles amis qui allaient s'y mouvoir, mais elle était incapable de résister au désir d'éblouir, de séduire et de plaire, fût-ce à des demi-paysans ou à un modeste curé de village. Elle eut d'ailleurs le succès qu'elle avait prévu. Les hôtes de Mme de Kéradec étaient déjà réunis dans le grand salon depuis près d'une demi-heure, quand elle se décida à descendre. Le lustre rustique répandait une lueur parcimonieuse sur les moindres coins de la pièce ; la porte s'ouvrit toute grande et Jocelyne parut.

— Je vous présente ma nouvelle nièce, la femme de Jean-Marc, dit Mme Kéradec avec simplicité. Et de saisissement, tout le monde demeura muet. Heureuse de l'effet qu'elle produisait, Jocelyne se répandit en gentillesse, trouva les mots qu'il fallait pour chacun, le sourire dont elle devait accompagner ces mots, la grâce toute parti-

culière avec laquelle ils devaient être dits ; bref, elle enjôla tous ces braves et honnêtes bretons. Anne regardait évoluer dans le vieux salon démodé cette moderne jeune femme si blonde sous les pâles lumières électriques, cette jeune femme dont la longue robe étincelante semblait une coulée d'argent. « Tous sont conquis, songeait-elle, tous l'admirent ; et demain ils vanteront son charme, sa beauté et cette grâce incomparable qui la rend irrésistible. Jusqu'à Yves qui m'a l'air subjugué. »

Elle se rapprocha de son ami d'enfance, lui mit la main sur l'épaule, et, un peu moqueuse, elle dit :

— Alors, toi aussi, envoûté ? Je te croyais la tête plus solide, mon garçon.

Il parut sortir d'un rêve, mais contrarié qu'on eût surpris le secret de ses pensées ; il fit un effort pour dominer son trouble et, répondit, s'efforçant à l'indifférence.

— Tu te trompes, Anne ; je ne suis point envoûté, mais j'aime le beau sous toutes ses formes. C'est pourquoi j'éprouve un délicat plaisir à regarder se mouvoir la femme de Jean-Marc.

Il ajouta, retrouvant son rude bon sens.

— Ne crois pas que je l'envie de posséder une pareille merveille. Il y a toujours, de par le monde, des gangsters en quête de trésors, je ne sais s'il lui sera facile de conserver celui-là.

— Oh ! protesta-t-elle, Jocelyne est l'honnêteté même.

— Je veux bien le croire.

— Et elle aime son mari.

— Mais moins qu'elle-même. Elle n'est pas de celles qui savent s'oublier pour les autres.

Il lui prit la main et l'entraînant dehors :

— Sortons, veux-tu, j'ai besoin de me rafraîchir les idées.

Et quand ils furent dans le parc, sous la tonnelle chargée de roses, il lui dit :

— Entends-tu le bruit de la mer ? Sens-tu les parfums sauvages de la lande qui montent vers nous ? Écoute battre le coeur de notre Bretagne. Tu es de ce pays, Anne, et toutes les joies factices du monde te laissent indifférente, j'en suis sûr.

— C'est vrai. Le bonheur pour moi ne réside pas dans ce tourbillon de plaisirs dans lequel Jocelyne et tant d'autres femmes sans doute se plaisent à vivre. Le bonheur, quand j'y rêvais, quand j'y croyais, il avait un autre visage.

Yves dit avec une grande douceur.

— Tu aimais Jean-Marc, ma pauvre petite, et tu souffres parce qu'il a choisi cette poupée blonde ? drôle de choix à mon avis.

— Pourquoi ?

— Parce qu'avec elle il connaîtra bientôt les déceptions de toutes sortes, j'en ai peur. Il ne faut pas la voir longtemps pour se rendre compte qu'elle n'est pas de chez nous, qu'elle n'a rien de notre race, et que dans ses petites mains on ne peut bâtir rien de solide. Quant à Jean-Marc...

Il s'arrêta, parut hésiter à poursuivre.

— Eh bien ! que veux-tu dire ?

Il lui mit un bras autour des épaules et l'attira fraternellement contre lui.

— Ne le regrette pas trop ; il ne te valait pas, Anne. Tâche d'oublier ton rêve et de regarder ailleurs. Un homme t'a mal aimée, mais un autre peut te donner ta part de joie et de tendresse.

— Quel autre ? interrogea-t-elle surprise.

— Ah ! ne cherche pas bien loin, ouvre les yeux, Anne, et regarde bien en face, cet amour que tu ne soupçonnais pas.

— Toi, balbutia-t-elle, toi... Yves, est-ce possible ?

— Je ne t'aurais jamais rien dit si Jean-Marc avait continué à te rester fidèle. Si douloureux que ce fût pour moi, j'aurais serré les lèvres sur mon secret. Mais Jean-Marc ayant déchiré ses promesses, Jean-Marc marié, je tente ma chance. Je t'aime, Anne. Laisse-moi espérer qu'un jour...

Et comme elle faisait un geste de dénégation...

— Un jour encore lointain ; oui, plus tard, bien plus tard, quand tu seras guérie du mal que te fait Jean-Marc, tu te retourneras vers moi ; je serai là ; je t'attendrai, jusqu'à la vieillesse, s'il le faut, jusqu'aux cheveux blancs. Car moi, Anne, je ne suis pas de ceux qui oublient.

Elle se taisait, tellement émue que des larmes lui montaient aux paupières ; et malgré la peine qui lui alourdissait le coeur, cette tendresse qui venait de s'offrir, lui apportait un apaisement et un réconfort.

— Viens, dit-il en lui prenant la main, retournons au salon.

Ils remontèrent les marches de pierre du grand escalier. Tout en haut, dans le coin le plus obscur de la terrasse, la robe argentée de Jocelyne brillait sous le clair de lune. Elle était debout, appuyée à la balustrade et elle chantait. Au piano, Jean-Marc l'accompagnait en sourdine. Sa voix chaude, preneuse, avait des douceurs de velours, et la mélodie, une vieille berceuse de Gounod, se déroulait, harmonieuse et pure dans le calme parfait du grand jardin.

Mme de Kéradec, les yeux mi-clos, renversée sur son fauteuil écoutait avec béatitude ; le bon curé avoit croisé les mains sur son ventre, et le regard levé vers le ciel, il semblait écouter un ange. Tous les autres convives paraissaient absolument sous le charme.

— C'est une sirène, murmura Yves. Comment, à l'écouter trop longtemps, Jean-Marc n'eût-il pas perdu son chemin ?

VII

Et dès lors l'habitude fut prise. Chaque semaine la jeune Mme de Kéradec lançait des invitations. Limitées d'abord aux villages environnants, elles n'avaient pas tardé à s'étendre jusqu'à Rennes. Avec l'aide de tante Christine, on avait découvert de vagues parents, d'anciennes et aristocratiques relations, et tout ce beau monde ne se faisait pas prier pour se rendre au manoir. Il y eut tout d'abord des déjeuners intimes, puis des dîners avec plus de cérémonie ; ensuite des thés dansants et enfin des soirées dansantes.

Petite idole vers laquelle convergeaient tous les hommages, Jocelyne s'amusait follement. Mme de Kéradec subjuguée, absolument conquise, approuvait tout, ouvrait un crédit illimité aux dépenses constantes de sa nièce, et Jean-Marc, en extase, suivait le sillage doré de cette femme enfant. Seule, Anne avait tenté de réagir, de faire remarquer que toutes ces fêtes étaient horriblement coûteuses, et qu'on courait allégrement vers une catastrophe. Elle s'était vue traitée d'empêcheuse de « danser en rond » de « rétrograde » de fille « anti-moderne », et rongeant son frein, elle s'était tue.

Mais comme elle regrettait sa paisible vie d'antan, l'époque heureuse où Kéradec n'était pas encore le rendez-vous de toute cette jeunesse écervelée, où l'on n'y entendait pas autre chose que le bruit continu de la mer.

Un événement imprévu vint tout de même mettre un terme à cette existence trépidante. Un matin, assise sur son lit et passablement mélancolique de la découverte qu'elle venait de faire, Jocelyne annonça avec un soupir, à son entourage, qu'il y aurait bientôt dans le vieux manoir un petit Kéradec de plus. La nouvelle fut accueillie avec une satisfaction profonde par tante Christine, qui voyait avec un légitime orgueil la continuation de sa race. Anne, en demeura quelques minutes toute frémissante, partagée entre une douleur aigué et une joie très douce. Ce fut la douleur qui l'emporta et elle courut s'enfermer dans sa chambre pour y cacher son désespoir. Désespoir de savoir qu'un enfant de Jean-Marc allait naître et qu'elle ne serait pas la mère de cet enfant. Cette Jocelyne qui lui avait déjà volé l'homme qu'elle aimait, voici qu'elle s'apprêtait à lui voler encore autre chose : ce petit être dont elle n'aurait pas créé la vie. Ni épouse, ni mère, Anne ne con-

naîtrait jamais rien de semblable, et sa destinée manquée s'achèverait dans l'amère solitude.

Malgré son chagrin elle eut la force d'adresser des félicitations à Jean-Marc, un sourire à Jocelyne, et bravement, encaissant ce nouveau coup du sort, elle aida la future maman à préparer la layette. Bientôt elle fut seule à s'en occuper. Le berceau où tous les Kéradec avaient dormi depuis des siècles, fut garni par ses mains, les mêmes objets confectionnés avec amour.

— Que c'est joli ! que vous êtes adroite ! disait Jocelyne qui de sa vie n'avait tenu une aiguille et était parfaitement incapable de tricoter la moitié d'un chausson. Par ordre du médecin la jeune femme dut observer un repos complet et les belles parties de plaisir furent remises à plus tard. C'était d'ailleurs la saison d'hiver. Plus de roses dans le parc, plus de sole sur la blanche terrasse, plus d'oiseaux sur la cime des arbres. La grande voix de l'océan seule se faisait entendre, et nul visiteur ne venait plus au manoir en dehors de Yves Lanieu. Mais trop fatiguée pour désirer encore les beaux soirs de fête de jadis, Jocelyne ne se plaignait pas et attendait avec patience l'heureuse arrivée de son fils. Car ce ne pouvait être qu'un fils. Personne n'aurait admis qu'il pût y avoir dans le berceau des Kéradec autre chose qu'un beau et robuste garçon. Et pourtant, ce fut une frêle petite fille que Jocelyne mit au monde, dans la froide nuit de Noël. « Je n'ose affirmer qu'elle vivra » avait dit le vieux docteur, trop occupé par les soins à donner à Jocelyne dont la santé l'inquiétait pour s'intéresser à cette nouveau-née si peu désirée. Ce fut Anne qui s'en chargea. Et jamais mère obstinée à sauver son enfant n'eut plus de patience, de ténacité, de dévouement, que cette grande jeune fille au beau visage un peu froid, au rare sourire, aux gestes calmes et mesurés : « Vous avez accompli un miracle », lui déclara le docteur deux mois après. Car Noëlle de Kéradec était devenue un bébé tout à fait normal, qui paraissait bien décidé à ne pas remonter chez les anges.

— Je vous rends votre fille puisqu'elle est sauvée, dit Anne, à sa jeune cousine, en pénétrant un matin dans sa chambre.

Jocelyne était fort occupée à essayer devant la glace une coiffure nouvelle. Ses sourcils se froncèrent, signe de mécontentement chez elle, et le plus naturellement du monde, elle répondit :

— Mon Dieu, Anne, je ne vois pas bien pourquoi vous me la rendriez. Je n'ai jamais su jouer à la poupée ; vous vous en tirez fort bien au contraire. Gardez donc Noëlle, je vous en prie, et élevez-la à votre guise. Je suis sûre que ce sera parfait...

Etes-vous déprimée ! Nerveuse ! Sans énergie !

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES
SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg., (pour le Canada seulement)
Mme CLAIRE LUCE,
Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5c pour échantillon des Tablettes SANO "A"
Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... Prov.....

S'abonner au FILM, *c'est s'assurer le moyen de mieux connaître ses vedettes préférées. Grâce à ses correspondants et à ses services de presse exclusifs,* LE FILM *constitue une source abondante et variée d'informations. Un roman d'amour complet dans chaque numéro.*

Coupon d'abonnement FILM

Canada et Etats-Unis

1 an..... $1.00 2 ans..... $1.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... *Province*.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

Serrant contre son cœur la fille de Jean-Marc, Anne retourna dans sa chambre. Elle rapprocha de son lit l'antique berceau, elle y coucha le fragile bébé, et le regardant avec une immense tendresse, elle murmura :

— Ma petite, ma toute petite... tu seras mienne, puisqu'on te donne à moi, je ne te quitterai jamais.

. . . . . .

Noëlle avait six mois lorsque Jean-Marc reçut sa nouvelle affectation ; il était nommé à Dakar.

— Je suis désolé de te quitter, dit-il à sa femme ; mais je crains que le climat de là-bas ne soit un peu dur pour une enfant aussi jeune que notre petite chérie. Tu vas donc rester ici avec elle. Plus tard, tu pourras venir me rejoindre.

La jolie tête blonde se redressa ; les yeux bleus lancèrent un éclair.

— Est-ce que, dit Jocelyne durement, tu as pu réellement penser, une minute, que j'allais te laisser partir à la colonie sans te suivre ?

— Mais, fit-il déconcerté, à cause de la petite, il le faudra bien.

— Et pourquoi donc ? en quoi ? Noëlle a-t-elle besoin de moi ? Je ne l'ai jamais nourrie ; c'est Anne qui s'en est occupée depuis sa naissance, je ne vois pas pourquoi elle ne continuerait pas.

— Evidemment, fit Jean-Marc, à moitié convaincu, il y a Anne. Mais crois-tu qu'elle acceptera ?

— Je me demande pour quelle raison elle refuserait ?

— Elle peut vouloir faire sa vie... se marier...

— Se marier ! Allons donc ! comme si tu ne savais pas qu'Anne t'adore, et qu'aucun homme en dehors de toi n'est susceptible de lui faire battre le coeur.

— Voyons, Jocelyne, tu te trompes, rien ne peut te le faire supposer.

— Mais si, mais si, mon cher. Anne te regarde à ton insu avec des yeux plein d'amour, et si elle s'est dévouée à Noëlle, c'est uniquement parce qu'elle est ta fille. Donc, nous pouvons être parfaitement rassurés ; la petite sera en très bonnes mains.

Elle conclut, avec le petit ton autoritaire qu'elle prenait toujours quand son mari se permettait de discuter :

— D'ailleurs, la question de Noëlle est secondaire ; il n'y a qu'une chose qui compte : c'est que je veux partir avec toi. J'en ai assez de ce château délabré, des discours de tante Christine, des sermons du curé, et des innombrables vertus de ta cousine Anne. Je veux voir du pays, changer d'air, voyager, vivre enfin !...

Elle étendit les bras, comme pour étreindre d'invisibles trésors.

Jean-Marc soupira, peiné de la sécheresse de coeur de sa jeune femme ; mais à cette minute, il eut le tort de la regarder. Ses cheveux brillaient comme de l'or en fusion, le bleu de ses yeux semblait défier tous les saphirs de la terre, et les lys eussent été jaloux de la blancheur de ses épaules. Il s'approcha, la serra tendrement contre lui et murmura avec passion :

— Tu as raison, nous partirons ensemble. Partout où j'irai je veux t'emporter, ma bien-aimée.

. . . . . .

Au moment de quitter Kéradec, Jean-Marc avait dit à Anne, avec une sorte de solennité :

— Je te confie ma fille, personne au monde ne saurait l'élever mieux que toi. Je ne sais ce qui peut advenir : les mers ne sont pas encore très sûres. S'il m'arrivait quelque chose, souviens-toi que je te la donne, Anne.

Et elle avait promis avec la même gravité.

— Aie confiance, Jean-Marc. A partir de ce jour, Noëlle sera ma seule raison de vivre, et je me consacrerai à elle de toute mon âme.

Le soir tombait, Mlle de Kéradec écouta longuement décroître, s'éloigner, puis s'éteindre tout à fait le ronflement du moteur qui emportait Jean-Marc et Jocelyne vers leur nouvelle destinée. Elle tenait la petite fille étroitement serrée contre son coeur. Elle s'était endormie et Anne n'avait bougé, de crainte de la réveiller. Longtemps, elle demeura là, le front appuyé contre les vitres, regardant l'ombre épaisse envahir le jardin, la terrasse, et, plus loin que Kéradec, le village tout entier.

Le petit souffle régulier de l'enfant montait jusqu'à ses lèvres ; elle voyait le candide visage, les paupières abaissées sur les joues roses, la bouche entrouverte dans un délicieux sourire. De la peine que lui avait causée l'oubli de Jean-Marc, elle ne se souvenait plus. La douceur du cher fardeau abandonné entre ses bras, effaçait toute amertume ancienne. Jean-Marc lui avait donné Noëlle, à cause de ce don elle lui pardonnait de s'être repris.

Elle se pencha, caressa d'un baiser fervent le petit front tiède, et dans son coeur, vraiment maternel, une grande paix descendit.

VIII

Kéradec retomba dans le calme. Il y eut un long hiver au cours duquel le vent ne cessa de souffler en tempête, l'océan de rugir, tout en battant de ses vagues écumantes les blocs de granit des falaises. Puis le printemps revint. Et il y eut des nids d'oiseaux, de jeunes pousses vertes aux branches des vieux arbres, du soleil sur les toits et dans les jardins. Et l'été rayonnant couronna tout cela.

Noëlle devenait un magnifique bébé, qui faisait l'orgueil et la joie d'Anne, et songeant qu'un jour, il lui faudrait s'en séparer, elle en avait d'avance le coeur chaviré.

Depuis le départ de Jean-Marc et de Jocelyne, aucun visiteur ne se présentait plus au manoir. On n'y voyait que Marie-Jeanne et Yves Lanieu. Ceux-ci étaient les amis fidèles, et il était rare qu'une semaine se passât sans qu'on les vit apparaître. Marie-Jeanne s'était mariée à la fin de l'année précédente, et l'espoir d'être bientôt maman doublait son jeune bonheur.

— Je sais qu'Yves t'aime, dit-elle un soir à Anne qui berçait Noëlle dans ses bras, pourquoi te nourris-tu de chimères, de regrets inutiles alors qu'une réalité si douce est devant toi ?

Et comme la jeune fille, le front obstinément baissé vers l'enfant, ne se départissait pas de son mutisme.

— Sois sincère, insista la jeune femme, est-ce que vraiment au aimes encore Jean-Marc ?

— Non, je ne le crois pas, se décida à répondre Anne. J'ai beaucoup souffert, j'ai eu un regret fou, et puis, que veux-tu, je ne suis pas faite autrement que les autres, j'ai oublié.

— Alors, pourquoi repousser Yves ? Il est loyal, honnête, et ton image est dans son coeur depuis l'enfance ? Anne, Anne, tu peux donner tant de bonheur, et tu hésites ? ce n'est pas bien.

La jeune fille montra Noëlle endormie sur ses genoux.

— Je ne suis plus libre, dit-elle. Ma vie appartient tout entière à celle-ci.

— Mais celle-ci, on te la reprendra, ma pauvre petite. Si insouciante que soit Jocelyne, il y aura un jour où l'amour maternel parlera plus fort que tout le reste dans son âme futile, ce jour-là, sans souci de tes regrets ou de tes larmes, elle prendra sa fille par la main et l'entraînera au loin.

— Tais-toi, c'est affreux !

— Ne crois-tu pas qu'il serait plus sage et meilleur de fonder un foyer qui soit vraiment ton foyer, et d'avoir des enfants qui soient vraiment tes enfants ?

— Peut-être, mais pour une satisfaction égoïste je ne puis pourtant pas abandonner celle-ci ?

— Qui te parle de l'abandonner ? Engage ta parole à Yves, permets-lui de te considérer dès à présent comme sa fiancée ; quant au mariage, vous attendrez pour le célébrer que les parents de Noëlle soient revenus à Kéradec.

— Je reconnais que tu as raison, murmura Anne.

— Puis-je passer chez Yves ? lui donner un peu d'espoir ?

— Oui, et puis, tu lui diras de venir ; j'ai besoin de le voir, de lui parler. Je ne veux pas bâtir des destinées communes sur un malentendu ; il y a des choses que nous devons éclaircir tous les deux.

Marie-Jeanne redescendit à la ferme ; Anne posa Noëlle dans son berceau, et d'un pas décidé elle se rendit chez Mme de Kéradec.

— Tante Christine, dit-elle, pouvez-vous m'écouter un moment ?

La vieille dame enleva ses lunettes, regarda avec curiosité le visage d'Anne plus sérieux que d'habitude, et elle répondit :

— Mais, bien volontiers, mon enfant. Assieds-toi près de moi. Voyons, que se passe-t-il donc de si grave pour que tu désires me parler ?

Anne attira une chaise basse, et les mains jointes sur ses genoux elle dit presque bas, comme si elle se fût parlé à elle-même.

— Tante Christine, je crois que je vais me marier.

— Te marier ? Seigneur ! Et avec qui ? Nous ne voyons personne ici depuis que notre petit rayon de soleil de Jocelyne nous a quittés.

— Je vais me marier avec Yves Lanieu, expliqua posément la jeune fille.

Mme de Kéradec eut une moue.

— Il est d'une famille de bien modeste origine, reprocha-t-elle avec un peu de mépris.

— Il est honnête, travailleur. On l'a élevé dans des principes de parfaite moralité ; qu'ai-je besoin d'autre chose ?

— Je dois te prévenir que dans ce cas je donnerai Kéradec à Jean-Marc. Le manoir doit rester à celui qui perpétue le nom.

— Je suis de votre avis, ma tante.

— Mais je te doterai richement.

— Je ne tiens pas aux biens de ce monde, et d'ailleurs, Yves possède, je crois, des terres qui lui rapportent gros.

— N'importe, tu auras ta part des biens familiaux.

— Je vous remercie.

Quelques minutes elles demeurèrent silencieuses, puis la vieille dame interrogea avec curiosité :

— Si tu t'es décidée à épouser Yves, c'est sans doute que tu l'aimes ?

— J'ai pour lui une solide affection, beaucoup d'estime et le désir de le rendre heureux. J'espère que cela suffira pour que nous vivions en parfaite harmonie.

— Et... dis-moi, ce grand amour que tu disais éprouver pour Jean-Marc, il est donc mort ?

— Oui.

Le mot était tombé sèchement de la belle bouche frémissante, et Mme Kéradec sentit qu'il valait mieux ne pas insister.

— Et ça se fera quand ? ce mariage ? interrogea-t-elle.

— Je ne sais. Avant de parler à Yves, et de lui donner ma parole, j'ai tenu à vous mettre au courant. Vous ne voyez aucune objection à faire à mon projet ?

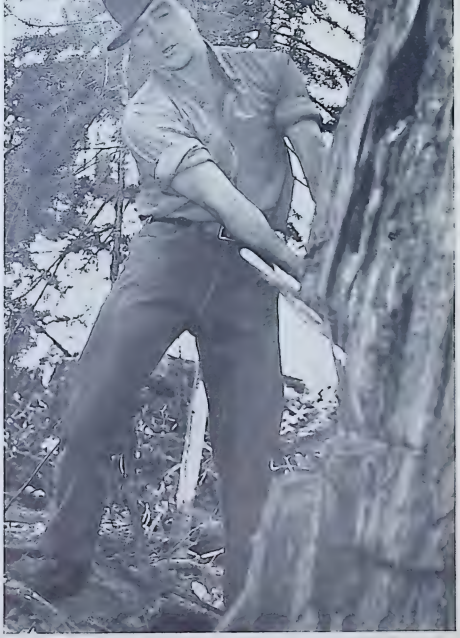
— Aucune.

— Alors, me voilà parfaitement libre, nous allons fixer la date tout à l'heure.

— Et Noëlle, que va-t-elle devenir dans tout cela ?

— Noëlle ? eh bien ! mais, naturellement je la garde ; jusqu'au moment où sa mère viendra me la reprendre, bien entendu, ce qui ne saurait tarder. Au printemps prochain notre jeune ménage reviendra.

Anne se leva, embrassa longuement sa tante, et dans un besoin d'air et de calme elle courut vers la lande. A cet endroit de prédilection, elle avait, de tout temps, apporté ses rêves, ses joies et ses peines. A un tournant décisif de sa vie, elle venait d'éprouver le besoin de venir confier une fois en-



Ci-contre, JOHN PAYNE, un acteur qui a souvent été le héros de récits d'aventures, joue actuellement le rôle d'un solide bûcheron dans *The Blazing Forest*, un film qui présente de spectaculaires feux de forêt.

core à l'océan tumultueux ce qui s'agitait dans son âme. Elle songeait à Yves avec une sorte de tendresse reconnaissante. Délivrée du poids que son amour, dédaigné par Jean-Marc, lui mettait sur le coeur, elle se sentait légère, comme rendue à la pureté totale de son enfance... Il m'aime, songeait-elle, et moi je veux l'aimer de toutes mes forces. Grâce à lui, je vais connaître la vie normale des épouses et des mères. Déjà, je chéris Noëlle avec passion ; que sera-ce quand j'aurai un enfant à moi ? Ah ! ce bonheur-là vaut plus que tout au monde ! Elle murmura : « Yves... Yves... » et le nom lui était monté inconsciemment aux lèvres, elle ne s'étonna pas que le jeune homme eût répondu à son appel, et qu'il fût là devant elle, tout près d'elle.

— Marie-Jeanne m'a dit que vous me demandiez, Anne ? Avez-vous quelque chose à me dire ?

Et il ajouta :

— Quelque chose d'heureux ?

Elle lui tendit les mains en un geste qui déjà se donnait.

— J'ai beaucoup réfléchi, lui dit-elle. J'ai pesé le pour et le contre, Yves, vous m'avez offert votre vie tout entière ; je l'accepte. Me voulez-vous toujours pour femme ? Je crois, je suis certaine que je vous aimerai profondément, sincèrement et pour tous les jours qui me restent à vivre.

Il la regarda bien droit dans les yeux.

— Je vous veux toujours, Anne. Jamais, je n'ai cessé de rêver à ce jour qui vous ferait mienne. Et pourtant, j'y mets une condition.

— Laquelle ? fit-elle, surprise.

— C'est qu'il n'y aura pas de tiers entre nous. Croyez bien que je n'en veux aucunement à cette innocente Noëlle. Mais quand vous l'avez adoptée, quand vous avez accepté de vous dévouer à elle, vous l'avez fait peut-être à votre insu, non par pitié, non par charité, mais parce qu'elle était la fille de Jean-Marc. Or, ajouta-t-il, avec une certaine violence, je ne veux pas retrouver à notre foyer, le souvenir vivant de Jean-Marc. Vous comprenez, Anne ?

Elle inclina la tête, et répondit avec simplicité.

— Je vais écrire à Jocelyne de hâter son retour en France, je lui annoncerai nos fiançailles ; elle viendra chercher cette petite fille, comme c'est son droit et son devoir. Et, alors, je serai toute à vous, Yves... C'est bien ainsi que vous le désirez ?

Le bras du jeune homme enlaça la taille flexible ; une pression légère fit s'incliner sur l'épaule robuste la fine tête aux lourds cheveux. Et baisant le beau front aux lignes pures, Yves murmura avec ferveur :

— Anne, je vous le jure, il n'y aura jamais que vous dans ma vie !

IX

A PEINE les fiançailles venaient-elles d'être célébrées, d'ailleurs, dans une intimité complète, qu'un télégramme arriva à Kéradec et y apporta un bouleversement total. Il était adressé à Anne et rédigé en ces termes : « Aie besoin de toi, te supplie prendre premier avion Dakar. Merci. Tendresses, Jean-Marc. »

— Que se passe-t-il ? s'écria Mme de Kéradec, atrocement inquiète ? Pour que ton cousin fasse appel à toi d'une manière aussi impérative, c'est qu'il a dû lui arriver quelque chose d'épouvantable.

— Ne vous alarmez pas, ma pauvre tante, et surtout ne vous montez pas ainsi la tête. Il est possible que Jocelyne qui attend un second bébé soit souffrante. Dans ce cas, c'est d'une maîtresse de maison ou d'une infirmière que Jean-Marc a besoin. Quoi de plus naturel qu'il ait pensé à moi ?

— Tu vas donc partir ?

— Immédiatement. J'aurai vite bouclé ma valise. Yves me conduira à Rennes en voiture ; de là, je descendrai sur Toulouse où je prendrai l'avion. Dès mon arrivée, je vous aviserai par télégramme de ce qui se passe là-bas.

Ainsi fut fait. Yves prévenu par Gertrude, se rendit à Kéradec, et arrivait devant le perron au moment même où la jeune fille, descendue de sa chambre, inspectait la route pour voir si elle l'apercevrait. Une heure après, sur le quai de la gare de Rennes, ils échangeaient de tristes mais confiants adieux.

— A bientôt, Anne, disait le jeune homme. N'oubliez pas que je vous attends avec tout mon coeur fidèle, abrégez le plus possible cette absence, songez que loin de vous ma vie n'a plus de prix.

— A bientôt, Yves. Je suis votre fiancée, et rien au monde ne nous séparera.

Ainsi faisons-nous des serments ! Ainsi nous croyons-nous les maîtres de nos destinées ; mais la main implacable qui nous conduit en décide à sa guise, et ce n'est pas toujours sur le chemin choisi que nous devons marcher.

Anne fit un voyage sans incident, et extrêmement rapide. L'avion la déposa sur l'aérodrome de Dakar, et là, comme personne ne l'attendait, elle dut demander quelques renseignements. Quand elle les eut obtenus, elle prit une voiture et se dirigea vers la ville, à l'adresse que Jean-Marc lui avait indiquée dans ses précédentes lettres.

— M. de Kéradec ? dit la concierge, c'est au premier, la porte à droite. M'est avis, madame, que vous arrivez à un bien triste moment.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Anne, bouleversée, que se passe-t-il donc ?

La brave femme répondit avec une émotion non dissimulée :

— La petite Mme de Kéradec va mourir...

La jeune fille n'en entendit pas davantage. Elle monta en toute hâte les marches du grand escalier, sonna à la porte d'une main impatiente et, le coeur battant, attendit. L'instant d'après, elle se trouvait face à face avec son cousin. Il lui parut vieilli de dix ans. Ses traits s'étaient creusés, ses yeux largement cernés brillaient de fièvre, et, plus encore, d'une douleur sans borne.

— Toi, Anne ! dit-il enfin, toi ! Ah ! Dieu soit loué, tu n'arrives pas trop tard. Depuis que Jocelyne se sait perdue, elle n'a cessé de crier vers toi.

— Perdue ! balbutia la jeune fille, mais que lui est-il donc arrivé ?

— Elle a mis au monde deux pauvres petits enfants, des garçons, oui, Anne, des jumeaux, dont la naissance va lui coûter la vie.

— Mais, ce n'est pas possible, Jean-Marc ! mais on va la sauver ! on doit, il faut tenter quelque chose !

— Tout a été fait : les médecins ne font pas de miracle. Elle est d'une faiblesse extrême ; au petit matin, elle s'en ira...

Il prit Anne par la main.

— Viens, dit-il doucement, viens la voir...

Une faible lumière éclairait la chambre tiède dont Jocelyne avait fait un nid douillet, luxueux, à l'image même de son âme et de sa vie. Et dans le grand lit aux draperies roses, une forme mince, diaphane, creusait à peine les oreillers.

— Jocelyne !

La jeune femme releva ses paupières qu'elle tenait obstinément baissées. Elle vit Anne, et un pauvre sourire erra sur ses lèvres décolorées.

— Vous voilà, murmura-t-elle, vous êtes là. Alors, maintenant, je puis mourir... mourir en paix.

Et elle ajouta :

— Anne, regardez mes fils. Ne sont-ils pas beaux à miracle ?

Elle prit la main de la jeune fille, s'y cramponna désespérément.

— Je vous ai fait venir pour vous les donner, Anne : déjà, vous aviez ma petite Noëlle. Mais Noëlle, ce n'est qu'une petite fille. Ceux-ci : Jean et Marc, ce sont des Kéradec.

Elle insista d'une voix qui se brisait.

— Vous seule pouvez les élever, en faire des hommes. Oh ! bien mieux que moi, d'ailleurs. Anne, dites-moi que vous allez les prendre, les emporter là-bas, dans votre vieux manoir, dites-moi que, quoi qu'il arrive, vous ne les quitterez jamais.

— Jamais ! répéta Anne en écho.

— Même s'il vous en coûtait un grand, un très grand sacrifice ?

— Je vous le jure, Jocelyne.

— Merci.

La dernière lueur de vie s'éteignit dans le clair regard, et la petite Mme de Kéradec referma ses grands yeux bleus pour l'éternité.

. . . . . .

Rapporter le pauvre corps en France, il n'y fallait pas songer. On était encore trop proche de la guerre, et l'embarquement n'eût pas été autorisé. L'enterrement eut lieu dans le cimetière de Dakar, où des amis voulurent bien faire une place dans leur caveau de famille à la pauvre petite Jocelyne.

Au retour de la cérémonie, lorsque Jean-Marc se retrouva devant le berceau de ses fils, une sorte de colère le prit.

— Emportez-les ! cria-t-il. Leur vue me fait mal !

— Pauvres petits !

Anne se penchait, caressait d'un doigt léger les menus visages, baisait les fronts tièdes.

— Ils lui ressemblent, dit-elle. Ils auront sa beauté, son charme. Regarde-les, Jean-Marc.

— Non, non, je ne puis pas, c'est plus fort que moi !

Il s'écroula dans un fauteuil, et sans souci de la présence de la jeune fille, il monologua.

— Je demanderai mon changement. Dakar, où nous avons été si heureux, me serait odieux. Je veux aller loin, très loin, dans la brousse, m'enterrer vivant, puisqu'elle est morte. Tout me fait horreur ! Anne, Anne, acheva-t-il avec violence, je crois bien que nous ne nous reverrons plus jamais en ce monde. Un jour, tu apprendras que quelque chose m'a emporté ; un accident, une mauvaise fièvre... que sais-je ! Anne, moi aussi, je te donne mes fils.

La jeune fille s'était dressée, toute pâle :

— Jean-Marc, je t'en supplie, réagis ; ne me laisse pas cette idée affreuse que de désespoir tu pourrais attenter à tes jours.

— Non, je te le promets, mais il y a plus que les balles qui tuent.

Et il ajouta, inconsciemment cruel, oubliant que cette pâle jeune fille avait cru jadis à son amour, à ses promesses.

— Jocelyne était toute ma vie. Je n'ai jamais aimé qu'elle. Ni avant ni après, il n'y aura plus d'autre femme dans mon coeur.

Anne se leva, et revint vers le berceau.

— Que devrais-je faire ? demanda-t-elle. Parle, je suis prête à t'obéir.

— Des amis m'ont procuré une très honnête femme qui veut bien nourrir mes enfants. Elle te suivra en France. Chaque mois, je t'enverrai de quoi lui payer ses gages et subvenir à tous les frais que te suscitera l'entretien de Noëlle et des petits. Un avion part demain ? Veux-tu le prendre, Anne.

— Pourquoi pas ?

Qu'aurait-elle fait à Dakar plus longtemps. Elle avait hâte de retrouver le vieux manoir de Kéradec, la fillette blonde qu'elle aimait avec une si grande tendresse. Elle avait hâte de retrouver Yves, son fiancé. Son fiancé ! en évoquant le souvenir du jeune homme, elle éprouva un brusque déchirement ; elle eut la sensation que quand elle arriverait à Kéradec, avec ses deux malheureux orphelins, Yves allait briser leur rêve.

Elle essaya de réagir contre une pensée semblable ; il lui sembla qu'elle faisait injure au jeune homme en lui prêtant des sentiments égoïstes. Non, il comprendrait. Elle était sûre qu'il comprendrait, qu'il ne lui avait pas été possible d'opposer un refus au suprême désir d'une mourante. Et, comme elle, il adopterait Jean et Marc.

. . . . . .

Anne avait télégraphié pour annoncer la mort de Jocelyne mais elle ne donnait aucun détail. De même, elle prévint brièvement de son retour. Elle n'avait pas demandé à Yves d'aller la chercher à Rennes, et dans cette ville, elle prit un taxi. Elle arriva à Kéradec à la nuit tombante ; elle portait les bébés dans ses bras ; la nourrice la suivait avec les paquets. Yves était au salon avec tante Christine. Tous deux reconnurent le pas familier de la jeune fille, en même temps qu'ils venaient d'entendre le ronflement du moteur.

— Voici Anne ! dirent-ils à la fois !

Et ils se levèrent pour aller à sa rencontre. Mais déjà elle ouvrait toute grande la porte, et les lumières électriques la baignèrent de clarté.

— Seigneur ! s'écria Mme de Kéradec, que nous rapportes-tu là ?

Anne répondit simplement, élevant entre ses bras les deux petits :

— Ce sont les deux jumeaux de Kéradec, ce sont mes fils, tante Christine.

X

Trois mois avaient passé depuis qu'Anne était revenue de Dakar. Sa vie déjà active s'était vue peuplée d'occupations nouvelles et de devoirs nouveaux. Mais, très vite, elle avait su organiser toutes choses. Elle continuait à garder Noëlle dans sa propre chambre ; dans une pièce à côté, la nourrice veillait sur les jumeaux.

Quant à Yves, peu de jours après le retour de sa fiancée, il était parti pour un grand voyage — voyage d'affaires, disait-il — et il n'avait écrit que des lettres rares et brèves. Celui-là aussi serait-il oublieux, songeait Anne avec mélancolie. Elle se rappelait des choses qu'il lui avait dites le jour où elle

Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.50 la boîte de 40 pilules, 3 boîtes pour $4.00, Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Société des Produits Persans 8258 rue DROLET Montréal

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE. C. P. 11, Station Delorimier Montréal, Qué.

LIVRE GRATUIT SUR

L'EPILATION

Lisez comment des milliers de femmes et jeunes filles combattent les poils superflus. Mon livre vous explique ma méthode efficace. Discrétion absolue. Livre expédié sous enveloppe blanche. Confidentiel. Aussi OFFRE D'ESSAI. Aucune obligation. Adressez ANNETTE LANZETTE, Dépt. C-685, P. O. Box 600, Toronto, Ont. Inclure timbre 4c pour réponse.

POUR GRANDIR

Maigrir, beauté, soin des cheveux, améliorer santé, vue, réussir. Envoyer 10c à

D. EVANS

Boîte 141, Station G, Montréal

Avez-vous des cadeaux à faire ?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines : *Le Samedi*, *La Revue Populaire* et *LE Film*.

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT.

Si vous avez aux alentours de Montréal...

PROPRIÉTÉ, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

ROMÉO AUGER

CR. 9363 7662, rue St-Denis, Montréal

s'était promise à lui : « Je ne veux pas de tiers entre nous ». Il pensait à Noël-le, dont il exigeait qu'elle se séparât. Et encore « Je ne veux pas retrouver à notre foyer le souvenir vivant de Jean-Marc. »

Et maintenant, au lieu d'un enfant, il y en avait trois. Trois dont elle avait accepté la responsabilité, la charge, trois pour lesquels elle avait jugé qu'aucun sacrifice ne serait au-dessus de ses forces. Faudrait-il donc, à cause de ces innocentes créatures, renoncer à tout bonheur personnel, voir se briser le rêve de fonder un foyer, et de connaître, dans la joie, la sainteté d'un grand amour ? Torturée par le doute, Anne passait des heures cruelles, et parfois le fardeau du devoir lui était lourd à porter. Mme de Kéradec la surprit un soir, accoudée à sa fenêtre, les yeux pleins de larmes.

— Eh bien ! ma pauvre fille, lui dit-elle, tu as trop présumé de tes forces, n'est-ce pas ?

Anne hocha lentement la tête.

— Non, ma tante. J'ai accepté d'élever ces petits orphelins, de les aimer comme s'ils étaient vraiment miens, et je le ferais avec courage si j'étais sûre de l'appui et du consentement d'Yves.

— Yves ne doit pas te reprocher de faire ton devoir.

— Non, mais il peut refuser de s'y associer.

— Il est évident que se marier dans ces conditions, ma pauvre enfant, c'est presque héroïque. On n'a pas coutume d'avoir trois enfants sur les bras avant de construire un nid.

Elle se tut, et les deux femmes restèrent un moment silencieuses. Puis Mme de Kéradec reprit :

— Jean-Marc est un grand égoïste. Pourquoi t'a-t-il imposé la charge de ses enfants ? Jocelyne avait une famille, me semble-t-il, une soeur plus âgée et fort bien mariée. Tu pourrais garder Noëlle et lui renvoyer les deux petits avec la nourrice.

— Les renvoyer ! comme des paquets encombrants dont personne ne veut ! Non ! tante Christine, jamais je n'agirai ainsi. D'ailleurs, c'est à moi que Jocelyne mourante, a confié ses enfants, et j'ai juré de les prendre.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à souhaiter qu'Yves ait un coeur assez large pour y faire une place à ces trois petits. Attendons son retour, ma fille, et ne te désespère pas.

Le lendemain, le courrier apportait une lettre du jeune homme.

« J'ai voyagé, Anne, lui disait-il, pour essayer d'y voir clair en moi, de scruter ma conscience et mon coeur. Vous venez avec une grandeur d'âme que je me plais à reconnaître, d'accepter un rôle bien difficile et bien dur. Trois enfants à élever, ce n'est pas rien. Pourtant, je ne peux pas vous blâmer. Mais il n'en reste pas moins que, dans ces conditions, notre mariage est devenu impossible. Non à cause de la charge morale et matérielle que ces petits apporteraient dans notre ménage, mais parce qu'ils sont les enfants de Jean-Marc, de ce Jean-Marc que vous avez tant aimé, je le sais, que vous aimez peut-être encore à votre insu. Leur seule présence constante me crucifierait. C'est plus que je n'en pourrais supporter. Je craindrais de devenir méchant, injuste envers eux ; et si nous avions des enfants je m'imaginerais peut-être que vous les aimez mieux, eux, que ceux que vous auriez eus de moi.

« Je suis jaloux, Anne, et le mal est inguérissable. Si vous venez à moi, que ce soit libre, sans entrave. Il y a dans votre famille des personnes aussi qualifiées que vous-même pour s'occuper de ces orphelins. Il ne faut rien exagérer ; le devoir pas plus qu'autre chose. Je vous aime, Anne, et c'est parce que je veux bâtir avec vous un avenir solide et durable, que je tiens à en exclure ces petits étrangers.

« Demain, je reverrai notre Bretagne. Demain, à la tombée du jour, je serai sur la lande, à cet endroit que nous aimons tous les deux. Vous viendrez m'apporter le bonheur ou me rendre la parole que vous m'aviez donnée.

« A demain, Anne chérie, et quelle que soit votre décision : à toujours.

YVES. »

. . . . . .

Elle était prête. Elle allait vers la lande, c'est-à-dire, vers Yves. Ses doigts, qui nouaient le ruban bleu de sa ceinture, tremblaient, et ses yeux gardaient le reflet des larmes. Noëlle gazouillait sur le tapis à fleurs de la chambre. Jean et Marc, au fond de leur berceau commun, dormaient à poings fermés, leurs petits visages si roses sous la mousseline des rideaux. Anne se pencha, caressa leur front d'un baiser fervent :

— Mes chéris, murmura-t-elle, petits bien-aimés...

Elle sortit, referma sans bruit la porte de la maison, et dès qu'elle eut franchi la grille du jardin, l'ombre la prit. Quand elle arriva sur la lande, la vague du crépuscule tombait tout entière et, déjà, les premières étoiles s'allumaient au ciel.

— Bonsoir, Anne, dit près d'elle, la voix grave de l'homme qu'elle aimait.

Elle répondit :

— Bonsoir, Yves ; mais tandis qu'il cherchait ses mains, impatient de les unir aux siennes, elle n'eut pas l'air de voir le geste.

— Je suis venue, dit-elle, parce que vous me l'avez demandé ; pourtant, était-elle bien nécessaire ?

— J'attends votre réponse, Anne.

Elle secoua la tête et sourit avec mélancolie.

— Ce n'est pas vrai. Ma réponse, vous la connaissez, Yves ; vous la connaissiez avant que j'ai parlé. Il n'est pas possible que vous ayez eu le moindre doute.

— Ah ! gronda-t-il, vous aimez encore Jean-Marc.

— Parce que je me sacrifie pour ces enfants ? Non, ne le croyez pas. Jean-Marc, pour lequel j'ai tant de pitié, parce qu'il souffre en ce moment, est, je vous le jure, loin de ma pensée. Et, dans mon coeur, il n'y a que vous, Yves.

— Je ne vous crois pas.

Elle eut un geste qui signifiait : « Qu'y puis-je ? »

Par orgueil, il domina sa peine, il dit :

— Il est probable que je ne me marierai jamais.

— Moi non plus.

— Alors, qui sait, peut-être plus tard, si je parviens à vaincre ma jalousie et à dominer ce doute affreux qui me ronge, peut-être pourrons-nous être encore heureux ensemble.

Elle sourit, et avec un peu de malice, répliqua :

— N'attendez tout de même pas que nous ayons des cheveux blancs !

— Nous continuerons à nous voir. Je viendrai souvent à Kéradec.

— Oui, Yves.

— Je resterai votre ami, votre grand ami, vous le voulez bien ?

Cette fois, d'elle-même, elle lui offrit ses mains. Il les serra longuement. D'instinct, tous deux prolongèrent la douceur de cette étreinte et ils ne parvenaient pas à s'arracher l'un à l'autre.

— Allons, dit-elle, avec une gaieté voulue, laissez-moi partir, Yves ; il est très tard, et mes fils me réclament !

Elle avait espéré qu'à cette minute de l'adieu il allait se reprendre et crier : « Je suis fou ! Anne, ma bien-aimée, je vous veux quand même, en dépit de ce devoir exécré que vous prétendez accomplir, Anne, quel jour nous marions-nous ? »

Mais, il n'en fut rien. L'homme, buté dans sa rancune et dans son détestable orgueil, laissa retomber les mains frémissantes, et il dit d'une voix sourde :

— Adieu, Anne !

Et elle s'en alla, lé long de la dune, fouettée par le vent du large qui courbait un peu ses épaules, et ployée sous l'invisible fardeau qu'elle portait volontairement dans ses bras.

Alors, désespéré de l'avoir perdue, l'homme étouffa un sanglot dans sa gorge et il cria par deux fois :

— Anne ! Anne !

L'entendit-elle ? peut-être, car pour échapper à la tentation, elle se mit à marcher plus vite et rien ne répondit à Yves, si ce n'est un écho lointain qui, moqueur, répétait : « Anne ! Anne !... »

MARCELLE DAVET.

FRANCE DESCAUT INCARNE THERESE DE LISIEUX

[*Suite de la page* 9]

nées, puis joua à Hébertot : « le Prince des Neiges ». Au cinéma, on l'a vue dans « Passion » (où elle jouait une soeur de la petite Roquette) dans « le Vrai Coupable », et dans « Monsieur Fabre » où elle incarne sa fille aînée. Elle reprendra vraisemblablement son rôle à l'écran, dans l'adaptation que l'on prépare de la pièce de Simenon : « La neige était sale ».

Avec son film : « Procès au Vatican », André Haguet vient d'entreprendre et d'évoquer à l'écran, non seulement les débats de la canonisation de la petite sainte Thérèse de Lisieux, mais sa vie même, cette surprenante et brève destinée de vingt-quatre ans... Il en restitue quelques moments significatifs et entend apporter à cette reconstitution le maximum d'authenticité. Pour cela, il a fait appel comme conseiller à l'Abbé Combe qui a consacré son activité à la mémoire de la jeune sainte ; il a même pu, mettant à profit une visite de l'Archiprêtre de Saint-Pierre de Rome à Lisieux, pénétrer dans le Carmel avec son décorateur Quignon et voir les lieux mêmes où Thérèse a passé sa vie de prières...

C'est donc une fidèle réplique du Carmel de Lisieux que nous trouvons aujourd'hui au studio de Billancourt. Auprès du petit cimetière où reposent les soeurs, voici la buanderie où l'on lave le linge, et voici Thérèse elle-même sous les traits de France Descaut — un visage tranquille et souriant — au milieu de ses compagnes qu'interprètent de jeunes comédiennes : Jany Vallières, Jacqueline Cartier, et Martine Carrère. Les « travaux ennuyeux et faciles » dont parlait Verlaine sont aussi le lot de ces femmes qui ont remis leur vie à Dieu ; et c'est parfois l'épreuve qui les aide à triompher.

France Descaut, sur qui repose tout le film, a longtemps, comme nous l'avons dit plus haut, étudié ce personnage d'exception, s'est pénétrée des témoignages qu'elle-même et ses biographes ont laissés.

Des scènes ont été tournées à Lisieux même, à la maison natale des « Buissonnets », et sous le visage des comédiens paraissent tous ceux qui ont entouré l'enfance et la jeunesse de Thérèse : ses soeurs, — l'une d'elles vit encore au Carmel, — Pauline (Suzanne Flon), Céline (Magali de Vendeuil), Marie (Pierrette Darbon), Léonie (Francine Allard), son père (Jean Debucourt), la Mère Marie de Gonzague (Valentine Tessier) l'Evêque du Carmel (Denis d'Inès). La majeure partie du dialogue est faite de paroles authentiques... Sous la forme de la fiction, André Haguet a voulu faire un film de vérité, condition essentielle à sa portée religieuse et humaine...

« Procès au Vatican » a été présenté pour la première fois en mai 1952, à la salle Pleyel, à Paris, devant d'éminentes personnalités du monde Catholique. Précédé d'un concert de musique religieuse, le film fut projeté en présence de Leurs Excellences Monseigneur Ronconi, nonce apostolique, Mgr Feltin, archevêque de Paris, Mgr Courbe et Mgr Lemaire et de M. Louvel, ministre du Commerce et de l'Industrie.

UN NOUVEAU COUPLE DU CINEMA FRANÇAIS

[*Suite de la page* 5]

en cornant dans la brume, comme les vapeurs qui vont quitter le port. Dans le vaste studio, au plafond bas, il y a de beaux bibelots de cuivre qui chantent les départs : un compas de marine, un petit phare en miniature, des bouées et des navires.

Simone Signoret a collé des oiseaux de papier sur les murs blancs d'un petit réduit de l'appartement, comme les figurines chinoises qui garnissaient le tailleur de soie qu'elle portait le jour de son mariage.

Maintenant que les jeunes époux ont rejoint leur « home », un feu de bûches brûle dans la vieille cheminée. Le pick-up est près de la fenêtre avec les disques d'Yves Montand. A l'autre bout de la pièce, il y a un piano à queue où le maître de céans répète ses chansons et où Simone joue quelquefois les airs qu'elle aime.

Ils ont le même âge, trente ans l'un et l'autre, — à quelques mois près. Ils ont connu tous deux des débuts difficiles, et la même tendresse leur est restée pour l'univers nostalgique des poètes de la misère et de l'amour... Elle fut l'héroïne tourmentée et cruelle de « Dédée d'Anvers » et de « Manèges ». Il est l'interprète idéal des chansons de Prévert et Kosma qui l'ont fait connaître partout, avant même que le cinéma ne lui ait apporté le rôle qu'il mérite.

Deux grands films ont marqué l'an dernier leur carrière « *Casque d'Or* » et « *le Salaire de la Peur* », et peut-être comme leurs camarades Danielle Delorme et Daniel Gélin, révèlent-ils de tourner ensemble . . . sans pouvoir y parvenir.

LES PLAISIRS DE LA NEIGE A HOLLYWOOD

[*Suite de la page* 4]

fois au cinéma. Quoique presque rien soit inimitable dans cet art du "make believe", où la neige est fabriquée aussi bien que la pluie, il arrive souvent que des compagnies entières se transportent là-haut, vers les montagnes où la réalité est parfaite.

A Hollywood, c'est un fait que le plus grand nombre des artistes de l'écran, possèdent leur accoutrement de skis et de patins. Parfois, leurs vêtements ressemblent à ceux que l'on porte au Canada. Ils sont très enveloppants. D'autres fois, ils sont beaucoup plus sommaires. Car, si vous vous rendez en certains endroits où le soleil darde davantage, ce soleil du midi toujours chaleureux, vous pouvez vous ébattre sans trop vous emmitoufler.

Mais tout de même, je reviens à nos Laurentides, cette petite Suisse canadienne. Et pourtant, pourquoi, cette comparaison ressemblant à un complexe d'infériorité. Je ne suis pas loin de croire que les habitants de la Suisse, lorsque, après avoir eu le bonheur de voyager à travers nos montagnes du Nord du Québec, ils retournent dans leur pays, et contemplent le sommet de leurs montagnes, ne peuvent, se remémorant le Canada, s'empêcher de s'écrier à leur tour : « Ah ! nos montagnes suisses, elles sont épatantes, ce sont de vraies petites Laurentides canadiennes... Voilà...

ADAPTATION DE LA NOUVELLE A L'ECRAN

[*Suite de la page* 8]

table révélation. Ces sketches, bien que de valeur inégale, ont été favorablement accueillis par la critique, sauf le cinquième : *The Ransom of Red Chief*, dans lequel figurent le musicien Oscar Levant et le comédien Fred Allen, l'un des favoris des radiophiles. L'ensemble de *Full House* n'en est pas moins très satisfaisant et semble promis à une brillante carrière cinématographique.

DAWN ADDAMS, la vedette du film historique, *Plymouth Adventurer*, a été surnommée Miss America 1620.

HOLLYWOOD VU DE PRÈS

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE (NOTRE CORRESPONDANTE A HOLLYWOOD)

Femme d'affaires

Voici un titre convenant fort bien à la charmante Arlene Dahl. Elle vient d'ouvrir, à New-York, un bureau dans le superbe édifice Empire State. Elle y tiendra les quartiers généraux des échantillons de ses fameux produits de beauté, et des vêtements féminins dont elle a créé elle-même les originaux. Cette jeune actrice parlant un jour devant la Presse Etrangère, à l'issue d'un déjeuner-questionnaire de ce groupe de journalistes de Hollywood disait : « L'idée m'est venue de certains masques de nuit, de couvre-tête, et de pommades, ne défigurant pas momentanément les femmes qui les portent. Il n'est pas nécessaire de s'enduire le visage de tant de corps gras, pour dormir, puisqu'il ne suffit que

ROGER NICOLAS interprète le rôle titre dans le *Dernier Robin des Bois*.

de dix minutes à l'épiderme pour tout absorber, etc. » C'est en face de centaines de lettres demandant des moyens d'être séduisante la nuit comme le jour, qu'Arlene Dahl a entrepris de résoudre pour ses soeurs, comme elle le faisait déjà pour elle-même, le problème de la « beauté nocturne ».

Remèdes domestiques

« Les vieux remèdes sont souvent les meilleurs » ... cette assertion que vous avez entendue plusieurs fois aussi bien que moi contient certainement beaucoup de vérité. Ce n'est pas Patrice Wymore qui vous dira le contraire. Elle m'affirme qu'après avoir essayé de tout, voire 400,000 unités de pénécilline, sans succès, elle eut recours à la vieille panacée du miel et de l'ail de nos grand'mères. « Elle s'était rappelée que sa mère s'en servait pour elle lorsqu'elle était très enrhumée. Du jour au lendemain, je pus recommencer mon travail ». Et ça ne coûte que quelques sous ... c'est sans doute pour cela qu'on les dédaigne fait-elle rieuse, l'argent parle si haut, *everywhere* ... »

•

Esther Williams et Annette Kellerman travaillent toutes deux à la réalisation d'un film en Technicolor, « *Million Dollar Mermaid* », qui raconte la vie d'Annette l'une des plus fameuses nageuses du siècle. Esther porte dans ce film 43 costumes, dont l'un la couvrant de la tête aux pieds, est fait de 50,000 paillettes d'or et est surmonté d'une couronne incrustée de bijoux. Un autre se compose de 5,000 rangs de perles ornés d'une larme de cristal. On voit naturellement au cours de ce film, le fameux costume de bain d'un seul morceau que Mlle Kellerman a rendu célèbre.

•

Irving Rapper, qui a dirigé en Angleterre le film « *Another Man's Poison* » avec Bette Davis et Gary Merrill, sera le directeur de « *Reaching for the Stars* » avec Ginger Rogers et William Holden, une production de Paramount.

LES " PLOUFFE " AU MICRO

[*Suite de la page 7*]

d'ailleurs, sinon les qualités physiques, puisque celles-ci ne peuvent s'exprimer par la voix, du moins les qualités morales de ceux qu'ils " sont " : enjouement, naturel, spontanéité, flegme, bon sens, esprit taquin, etc.

— Quel est le héros de la *Famille Plouffe* ?

— C'est la famille entière. Alors que dans le roman, c'était surtout Guillaume et Ovide qui retenaient l'attention, à la radio, tous les membres de la famille participent aux peines et aux joies, aux aventures de chacun.

— Quel est le ton de l'émission ?

— Il est évident pour l'auditeur qu'il s'agit d'une oeuvre intensément humaine qui, à cause de sa diversité, n'a pas de genre précis. L'auteur cherche à exprimer en profondeur ses personnages. Or la *Famille Plouffe* est une famille " un peu bizarre ". Il y a donc des courants d'humour et l'évolution de ses membres repose souvent sur des cocasseries qui établissent l'émission dans le genre comique.

— Qu'est devenu dans tout cela l'humour un peu gavroche de l'auteur ?

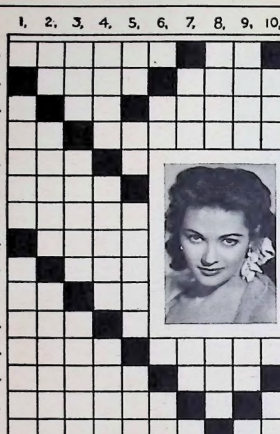
— Il faut remarquer que le romancier a plus de latitude que l'auteur radiophonique quand il s'agit de se moquer des travers ou de caricaturer les gens. Pour cette raison, nous sommes forcés de laisser de côté plusieurs situations du roman qui risqueraient d'offenser certaines catégories d'auditeurs. Mais Lemelin demeure Lemelin et son humour est le même.

C'est bien ce qui fait de la *Famille Plouffe* une émission extraordinaire.

Le chanteur TINO ROSSI et son petit camarade, GEORGES POUJOULY, le Raphaël de *Son dernier Noël*.

LES MOTS CROISES DU "FILM"

Problème numéro Cent quatre-vingt-six



HORIZONTALEMENT

1—Prénom, particule et nom de notre vedette, née au Canada.

2—Consentement, approbation. — Préfixe grec signifiant *après*.. — Un des meilleurs généraux de Louis XI et de Charles VIII, qu'il sauva à Fornoue.

3—Première conjugaison. — Débrouillées, éclaircies.

4—Conjonction copulative. — Disposition à être brisé. — Ville de Chaldée.

5—Louanges. — Lettre de l'alphabet grec.

6—Attacher avec un lien. — Herbe séchée et fauchée pour la nourriture des animaux.

7—Pronom personnel. — Personne du sexe féminin non mariée.

8—Commune des Pyrénées-Orientales. — Jointe l'une à l'autre.

9—Septième lettre de l'alphabet grec. — Partie intérieure du pain.

10—Conjugaison. — Patrie des frères Anguier. — Conjugaison. — Pronom personnel.

11—Conjonction. — Cheval de taille moyenne à l'encolure épaisse et courte.

12—Tête de rocher. — Action théâtrale. — Ville de Colombie.

13—Personne qui a un caractère de grandeur gigantesque. — Tenté avec audace. — Plante potagère de la famille des crucifiracées.

14—Lainage d'un mouton. — Femme très séduisante.

15—Fixer les rênes d'un cheval. — Se répéter d'une façon insipide.

VERTICALEMENT

1—Qui plaît à l'oeil. — Procédé dont on fait usage dans l'économie domestique.

2—Du verbe aller. — Grand rideau de la scène d'un théâtre. — Portion de nourriture qui revient à une personne.

3—En forme d'oeuf. — Sorte de siège que l'on met sur le dos du cheval. — Griller.

4—Force, vigueur. — Revenu annuel. — Cabane des nègres.

5—Qui n'est pas vêtu. — Petit ruisseau. — Vases de bois propres à transporter de l'eau. — Particule négative.

6—Particule qui donne plus de force à l'affirmation. — Venu au monde.

7—Préfixe indiquant la multiplication d'une grandeur par un million. — Lettre de l'alphabet grec.

8—Moitié. — Roi de Juda qui vainquit les Madianites.

9—Commune du Morbihan. — Pronom personnel.

10—Epoux de Fatime. — A lui.

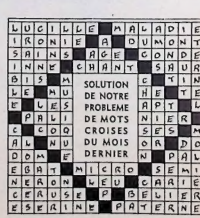
11—De l'alphabet grec. — Aspirer et rejeter la fumée du tabac allumé. — Habitation des oiseaux.

12—Vieille. — Terminer. — Poète italien né à Civitanova.

13—Thymus du veau. — Ancienne contrée de l'Asie Mineure. — Moulure concave, dont le profil est d'un quart de cercle.

14—Chemin de halage. — Qui rend service. — Genre de plantes, dont fait partie le *bouillon-blanc*.

15—Boîte osseuse qui contient le cerveau. — Vendre promptement et facilement.



NOS POTINS

Claude Dauphin est fort en vogue dans la colonie américaine. On sait que les neveux de l'oncle Sam ont toujours eu un faible pour la France. Claude Dauphin représente l'acteur français intelligent autant qu'artiste. Sa bonhomie, son sens de l'humour et son attachante personnalité ont fait de cet acteur français l'une des recrues de l'industrie cinématographique les plus estimées. Doris Day, dont c'est le début dans la comédie dansante, avec "April in Paris" tourné en compagnie de Dauphin, déclare qu'elle serait heureuse de faire un autre film avec un partenaire aussi aimable.

•

Doris Day, la populaire vedette de nombreuses comédies musicales, prend des leçons de piano, sans doute avec l'intention de s'accompagner elle-même quand elle chante. Lorsqu'elle était enfant, sa mère la força, bien malgré elle, à étudier le piano, puis finit par y renoncer. Aujourd'hui, le fils de Doris Day ne voit pas sans inquiétude le goût de sa mère pour le piano. Si celle-ci allait se mettre dans la tête de lui faire donner des leçons, cela empiéterait d'une façon très fâcheuse sur le temps qu'il consacre au baseball.

•

Toute l'oeuvre de Marcel Pagnol est dominée par le souci des grands problèmes élémentaires : l'amour, l'enfant, la famille *(Marius, César, Angèle, Fanny, la Fille du Puisatier)* la terre, et le village qui meurent *(Regain)*, le pain *(la Femme du Boulanger)*. *Manon des Sources* est l'histoire de tous les villages du monde où l'eau est la condition première de la vie.

•

Un film français de quatre-vingts minutes vient d'être acquis par Sol Lesser, producteur américain pour une distribution mondiale. L'actrice Judith Anderson en fera les commentaires de langue anglaise. Conjointement avec l'acquisition de ce film, Lesser nous apprend qu'il est à organiser des représentations rurales en marge du film qui, à lui seul contient sa valeur d'or de tableaux de maîtres connus et d'autres moins connus mais dont la valeur est incontestable. Enfin, sous tous rapports, une production de très grande classe. La musique est de l'orchestre de La Société française des Concerts du Conservatoire et les choeurs sont de l'Université de Paris, avec solos de Claudine Callart de l'Opéra-Comique et Xavier Depraz de l'Opéra de Paris.

Les manteaux toutes longueurs

Selon l'occasion où vous le porterez, vous choisirez

un manteau court, trois-quarts ou pleine longueur.

Chaque fois, il aura toute l'ampleur désirable,

des parements profonds et un col droit

No 4191. — Manteau pour adolescentes ou jeunes filles. **Grandeurs 11 à 18.** Métrage requis pour taille 16 : **Pleine longueur : 5¾ v. en 35″, 5⅛ v. en 39″, 3⅝ v. en 54″. Paletot : 2⅝ v. en 39″, 2 v. en 54″. Prix 50¢**

No 3451. — Petit paletot court pour dames. **Grandeurs 12 à 20.** Métrage requis pour taille 12 : **3¼ v. en 35″, 2⅞ v. en 39″, 2¼ v. en 54″. Prix 25¢**

Ces patrons sont imprimés en français. **Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du Film, Dominion Patterns Co., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York, N.Y. U.S.A.**

UN ENSEMBLE PARFAIT

LE SAMEDI

Vous passionnera tous. Vous y trouverez des *portraits de vedettes, de l'actualité mondiale, de la vie, des articles de fond.* Il vous donnera un point de vue original sur les problèmes de l'heure, vous distraira par *ses nouvelles et ses romans illustrés.*

LA REVUE POPULAIRE

le magazine de la femme chic. Riche en *chroniques de mode,* il vous tiendra à la pointe de l'élégance et vous facilitera par *ses nombreux* conseils la tenue de votre maison. Vous vous délecterez de *son roman d'amour complet,* vous aimerez à faire lire *ses articles* autour de vous.

LE FILM

Mais ouvrez-le, vous y trouverez ! . . .

- Nombre d'articles sur vos vedettes préférées . . .
- Vous pénétrerez dans les secrets des grands studios . . .
- Vous apprécierez un roman complet.
- Vous y trouverez des mots croisés.

Au service de la famille les magazines canadiens qui enrichissent la conversation

REMPLISSEZ VOTRE COUPON
SELON VOTRE [illegible] 21

M J J ASSELIN
6723 ST DENIS
VILLE
17316
AV54-R-79949